



# *Lettres*

**ZA**



HYPALLAGE  
EDITIONS

© Hypallage Editions – Damien Saurel – 2020  
ISBN : 978-2-37107-169-8  
[www.hypallage.fr](http://www.hypallage.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Poésie souveraine

### Lettre à Michel Houellebecq

Cher Michel,

Ce n'est pas la première fois que je vous écris ; je l'avais fait par courriel à la sortie des *Particules élémentaires*, qui m'avaient enthousiasmé. Peut-être retrouverez-vous dans vos archives numériques un *dsauREL@osiatis.com* à vous jadis destiné ? Vous ne m'aviez pas alors répondu, peut-être embarrassé par la teneur du message, qui, les éloges faits et les lauriers tressés, vous proposait d'écrire un roman dans lequel le personnage principal se convertirait au christianisme. À la lecture de votre dernier opus, je me rends compte de l'avance que j'avais prise tandis que votre labeur inconscient d'écrivain faisait son chemin. J'avais repéré cette faille en vous béante qui appelle la transcendance...

Quel devin fus-je ! C'est bien peu à côté de l'écrivain prophète que vous êtes, cependant. Votre prose a gouverné le psychisme collectif de notre époque, et c'est pourquoi vous avez rang de génie parmi nous. Non seulement vous dominez stylistiquement la littérature française, mais, surtout, vous avez rencontré nos contemporains dans leurs détresses quotidiennes ; et ce sont ces contemporains qui vous ont reconnu et élu, comme malgré eux, pour leur alter ego maladif. Vous avez ramassé le siècle avec ses turpitudes et son angoisse de la décadence et servi ce plat indigeste à vos congénères, à la fois excédés et ébahis, subjugués et écœurés. J'analyse ainsi, à partir de cette base instable et redoutable, la schizophrénie de la critique à votre égard.

Génie encore que celui qui, frêle individu livré en pâture au monstre médiatique, a su, triomphalement, le dominer, le dompter et en faire un partenaire contrarié, mais consentant pour la promotion de ses livres et de leurs contenus dissolvants. Il est remarquable de voir, que dis-je, admirable de constater que vous êtes parvenu à circonvenir les bien-pensants, alors que, tel Baudelaire, sous couvert de provocations pornographiques, vous leur faisiez la morale. Ah, le sexe leur aura fait perdre la tête. En définitive, il en fallait bien peu pour les déstabiliser...

Longtemps un ami, qui est aujourd'hui un des animateurs d'Hypallage Éditions, me soutenait que le sexe demeurerait chez vous une obsession débilante. Contre son avis, j'estimais, pour ma part, que vous maîtrisiez le sujet et qu'il était pour l'écrivain un cheval de Troie. Je sentais à chaque pas dans vos romans le moraliste pointer le bout du nez. C'était un plan de bataille, un plan de carrière, en tout point remarquable. Et permettez-moi de vous citer pour le coup : « Ç'aurait été une erreur d'accorder trop d'importance aux « débauches » et aux « noces » complaisamment évoquées [...], il y avait surtout là un tic naturaliste, un cliché d'époque, lié aussi à la nécessité de faire scandale, de choquer le bourgeois, en définitive à un plan de carrière » (*Soumission*). Désormais, vous n'avez plus besoin d'avancer masqué : votre succès est incontestable et votre statut définitivement établi. Vous resterez dans la grande littérature du XXI<sup>e</sup> siècle, assurément, au catalogue de laquelle, soit dit entre nous, vous n'avez pas beaucoup de concurrents. Dieu merci, le temps répare les injustices et fait disparaître à la trappe (du néant et non de Ligugé) tous les auteurs fallacieux qui réquisitionnèrent les plus beaux papiers et les plus prestigieuses couvertures. Ainsi n'est-ce pas La Pléiade qui sauvera Jean d'O de l'oubli. Ah ! ces histoires d'O... quel ennui ! Et ce n'est pas, non plus, la non-publication dans La Pléiade de J.-K. Huysmans qui ralentira la carrière multiséculaire de ce styliste absolu.

Bref, pour résumer, vous êtes le plus grand écrivain du siècle ! Et quoiqu'en disent vos détracteurs, vous êtes et demeurez incontournable. Vous êtes cet aérolithe sublime autour duquel on fait bloc (identitaire ou non) ou sur lequel on achoppe (de bière ou d'ale). Un petit calembour est toujours le bienvenu pour détendre l'atmosphère et donner plus de saveur à l'éloge (maçonnique ou non).

Votre dernier roman, *Soumission*, n'échappe pas à la règle que vous nous imposez. Il va remuer jusqu'aux viscères les lecteurs, victimes trop consentantes pour ne pas être violentées, qui réclament par tous les pores de leur inconscient que Michel Houellebecq joue avec leurs peurs et leurs refoulements politiquement incorrects. Et c'est à vous, bien sûr, que l'on réclame cet exorcisme, vous, le seul autorisé à dire ce que les consciences taisent consciencieusement par ailleurs. Car, non seulement vous êtes génial, mais en plus vous avez le courage du génie. Le résultat est que *Soumission* est un maître livre, un chef-d'œuvre qui, avant même sa sortie, tenait son public à sa merci. La date, devenue historique, de son lancement, en devient même emblématique. Plus que cela encore, la fiction dépasse la réalité, se la réapproprie, la subvertit, à moins qu'elle n'ait créé l'événement, carrément ! Mais peu importe la chronologie, dont les prophètes se moquent éperdument. Le temps des conséquences n'est plus leur temps, l'annonce passée. Et pour cause... car le véritable enjeu du livre touche à l'éternité, à l'éternité de l'âme par le travers de la question de la conversion.

Dieu sera-t-il au rendez-vous ? L'avez-vous rencontré ? À l'instar de l'incomparable écrivain Joris Karl Huysmans, avez-vous entrevu le mystère de Sa grâce ? N'est-ce pas là l'enjeu suprême, non ? M'est avis que vous ne parviendrez pas au Verbe par le roman, trop fictionnel, artificiel, fonctionnel, narratif, narcissique et laborieux. C'est par un autre genre que vous « entrerez en religion ». C'est par la Poésie que vous triompherez, non plus financièrement ou socialement, mais spirituellement. Revenez à vos amours premières, Michel !

Vous devez vous rappeler avoir confessé que le roman fut un subterfuge (encore un) pour enfin pouvoir un jour publier vos poésies. Abandonnez cette voie de la distraction romanesque, qui, de plus, vous a coûté tant d'efforts, de sueur et d'incompréhensions avec force procès. Laissez le roman aux parvenus, aux petits Rastignac des Lettres et sublimez-vous en vers (et contre tous).

Or c'est ici que j'interviens : avec Hypallage Éditions, nous vous offrons l'espace illimité pour publier et diffuser votre poésie, qu'elle soit farfelue, transcendante ou terre-à-terre. Nous vous publions ! Non, rectification, nous ne publierons que le Poète, le seul qui puisse à la fois vous rendre à votre respiration naturelle et ouvrir votre souffle à l'Inspiration divine. Et les formes fixes nous ravissent. Lisez si vous voulez vous en convaincre [nos rubriques en ligne](#) sur les vertus incomparables du Poème.

Michel, vous êtes Poète, vous l'avez toujours été. Délestez-vous du poids des questions politiques et de leurs conséquences oiseuses. Shakespeare l'a dit : « L'histoire humaine, c'est un récit raconté par un idiot plein de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien » (*Macbeth*). Oubliez l'Union méditerranéenne des époux Zyzhicks, comme les appelle Maxence Caron. Cette union n'est qu'une vieille lune synarchique ! La Poésie chante plus haut, car elle est le Réel du genre humain. C'est le Poète qui fait et défait les destins et connaît les secrets de Dieu dans les plus petites choses, qui, imperceptiblement, domine la course des empires et des astres, et qui, en définitive, règne sur le Cosmos ! Michel, ne vous soumettez plus au roman tapageur, dominez par le chant versifié ! Soyez Poète pour toujours et à jamais.

Puis-je, pour terminer, et en attendant votre accord poétique, vous suggérer des lectures parmi les auteurs que publient Hypallage éditions ? Des poètes d'abord, à l'évidence : goûtez à [Lorgi](#) du poète belge Jacques Luc. C'est réjouissant, et certains poèmes SF en alexandrins sont d'une beauté cosmique sidérante. Allez aussi butiner le recueil [Effervescence insurrectionnelle](#) de Miss Ming, incroyable par sa puissance ingénue dévastatrice. Faites confiance à Miss Ming pour vous déloger du convenu, elle qui, tout comme vous, a tourné sous la houlette délirante du tandem Kervern / Delépine. Enfin, permettez-moi de vous recommander la lecture du magistral roman « libertarien » d'Éric Genvré, [Landry Desix](#). Tous ces conseils sont avisés, car ils prennent en compte votre formidable personnalité.

Dans l'attente fervente de lire vos réactions et de connaître votre décision, veuillez, cher Michel, agréer l'expression dithyrambique de mon admiration indéfectible.

Damien Saurel

© Hypallage Editions – 2015



## L'Éminence grise, ou la tristesse des sommets

### Lettre à Teresa Cremisi

Chère consœur,

On a dit de Françoise Verny qu'elle était la « Papesse des Lettres » ; j'eusse plutôt dit qu'elle fut une ogresse, qu'elle dévora « davantage » les auteurs que leurs œuvres...

Vous-même, dix années durant, avez régné chez Flammarion, où vous fûtes le Pygmalion d'écrivains devenus majeurs dans le paysage des Lettres. Comme éminence grise de l'édition, vous vous êtes tenue, jusqu'à ce jour récent, loin du feu des rampes, et votre premier roman, *la Triomphante*, sorti le mois dernier, aurait tout aussi bien pu s'intituler *La discrète*. La quatrième de couverture vous qualifie simplement d'éditrice, sans plus de précisions. Il s'agit bien a priori d'un premier roman. Telle une débutante vous apparaissez... nimbée de cette aura primesautière magique d'auteure neuve et encore émue d'avoir été retenue pour être publiée... Mais vous êtes moins qu'une novice en littérature...

Qui êtes-vous, Teresa ?

Un Paulhan au féminin ? Une auteure, enfin ? Un agent double des Lettres ? Un aveu ? Un désir inassouvi d'écriture ? Un loup sous le masque ? Une editrice masquée qu'indirectement on loue ? De quel côté vous tenez-vous ? Et quel bilan peut-on réellement vous imputer ?

Autant de questions auxquelles je chercherai une réponse à la lecture de votre premier roman (non pas d'éditrice, mais d'écrivaine), dont vous me permettrez ici une exégèse aux vertus apéritives explicites, car il s'agit d'un texte à clefs, en effet. Et si mes efforts s'avéraient vains, je vous prie de prendre le relais en m'éclairant d'une réponse.

Je viens d'achever la lecture de *la Triomphante*... dont je sors circonspect. Cela s'explique assez par la nature même du texte, plutôt récit autobiographique que fresque romanesque. Or, il y a chez vous... duplicité. Certes, le terme est dépréciatif dans son usage courant, mais, vous concernant, il prend un relief hautement stratégique : il s'agissait pour vous, dans le contexte complexe et risqué de l'aventure éditoriale française, de ne pas reproduire le désastre d'Actium ! Car vous êtes « notre » Cléopâtre, venue d'Alexandrie confirmer le prestige de la langue française qui est, malgré l'origine égyptienne de votre berceau, votre langue maternelle autoproclamée.

Comme vous nous le signalez, il y a trop de demi-imbéciles complètement nocifs et aucun patron qui ne soit un tyran, pour se laisser aller à des épanchements qui, par défaut de la moindre pitié chez vos interlocuteurs, vous eussent conduite aux plus graves catastrophes morales et physiques... Dans l'ordre préétabli des conflits de pouvoir, vous avez préféré l'esquive prudente et raisonnée à l'assaut frontal, souvent radical en son enjeu, bien qu'en sa formulation toutefois honnête. Mais lors d'une carrière, si l'on désire l'accomplir jusqu'aux sommets, il est d'évidence que les ego des puissants

doivent être ménagés...

Je ne suis pas, vous l'aurez deviné à mon propos, de cette école...

Qu'aviez-vous à rechercher de la pyramide le sommet ? Ah, j'oubliais votre haute et atypique origine égyptienne... La plaisanterie n'en est cependant pas une, si l'on omet de dire que de Cléopâtre vous n'avez pas osé les frasques !... et quel dommage. Pourquoi avoir refoulé cette fougue si expressive, cet entrain vivifiant, cette graine de folie narrative en votre existence, cette construction littéraire de votre moi, qui pointe à travers certaines pages de *la Triomphante* ? Vous auriez dû attacher vos pas à une petite Maison d'édition indépendante et libre de ton, avec l'ambition de la développer, ou bien même, plus audacieusement encore, avec votre volonté acharnée en créer une de toute pièce.

Je conçois, cependant, que le stratège naval, en vous, ait voulu commander sous les plus prestigieux pavillons les plus belles flottes déjà constituées. Au départ d'Alexandrie, comme devait être glorieuse l'armada d'Antoine et de sa pharaonique maîtresse ! Mais au terme de l'« Actium », quel désastre... Octave, cloué au lit dans sa cabine tout au long de l'action par le mal de mer, récolta les lauriers d'un combat périlleux pour lequel il ne fit rien. Qu'agir en tout cela paraît bien vain, et, aujourd'hui comme hier, c'est sur un simple nom que se font (et se défont) les succès.

Les contenus ont fondu au profit des profils... et le catalogue des lettres s'est amenuisé comme peau de chagrin... Où sont, aujourd'hui, les grands auteurs ? Vous le savez, en fin de course, un regard jeté en arrière sur votre apparent fabuleux parcours, et vous l'avouez vous-même en termes sibyllins, la France a accouché, ces trente dernières années, de souris, que dis-je, de souriceaux. Et le navire imparable, héroïque et superbe que vous rêviez de barrer n'a gouverné que sur la « mare aux canards ». À quand la trépidante aventure de la haute mer, avec tous ses écueils, ses périls, ses victoires jamais acquises, à peine concevables, et permises, parfois seulement, aux plus hardis et humbles navigateurs à la foi conquérante ?

« Comme il est loin le temps où l'on pouvait baptiser sans états d'âme un navire d'un nom si héroïque, si claironnant, si chargé de certitudes. La France était forte, expansionniste, sûre de sa primauté. Au fond, c'est ce nom qui m'a séduite ; [...] j'aurais [...] aimé plus que tout embarquer à bord d'un navire français qui m'aurait assuré de triomphes à venir. La mer pouvait être méchante tant qu'elle le voulait, la solitude angoissante, les ports dangereux, les retours à Cherbourg décevants : cela n'avait aucune importance, le triomphe était écrit. J'ai vécu comme j'ai pu ; j'ai mieux que survécu ; j'ai eu de la chance. Mais il n'y a pas eu de *Triomphante* pour moi » (Teresa Cremisi, *la Triomphante*, Éditions Équateurs, 2015, p.185-186).

Quel aveu ! J'ose même « ajouter » que le point d'exclamation est en trop, l'amertume de l'échec l'excluant par sa tonalité déprimante. Quand l'éloquence est en berne, l'ouvrier typographe se doit de réajuster son jugement dans le corps même du métier et d'en bannir dorénavant les reliefs.

Auriez-vous pu, vous, Teresa Cremisi, nous sauver de cette platitude éditoriale ? Quelles étaient vos chances de survie à affronter la bêtise en face ? Y avait-il un risque plus grand à courir que celui de connaître l'échec pitoyable dont *la Triomphante* est l'amer constat ?

J'ai cherché dans votre livre un secret, l'ai trouvé, mais il est triste.

Avec mes condoléances,

Damien Saurel

(Président d'Hypallage Editions)

© Hypallage Editions – 2015



## « Mystère » et Bérénice

### Lettre à Nathalie Azoulai

Chère Nathalie,

A-t-on jamais encore écrit aussi beau livre sur Racine ? Et quelle est la source de cette souffrance qui transporte jusqu'à la pitié et l'effroi le lecteur ? Combien avez-vous dû souffrir pour si bien connaître Jean Racine !

Par vos soins, par votre meurtrissure, nous sommes replacés au cœur de la tragédie.

Cette suffocante douleur, si elle a un nom, a aussi un rythme, inlassable, plein et souverain : l'alexandrin.

C'est à ce vers français indépassable, auquel vous restituez tous ses échos, les siens, les vôtres, que nous sommes conviés d'adhérer, avec les héros et les acteurs du théâtre racinien, mais aussi avec ceux, non moins tragiques, d'une toute moderne et « banale » rupture sentimentale.

Dans un café, à Paris, Titus quitte Bérénice...

Votre Titus, votre Bérénice, son Titus et sa Bérénice ne sont séparés ni par le temps ni par l'intensité du verbe déployé pour restituer l'effroi de la séparation, mais par cette séparation même, impitoyable !

Les Empires s'écroulent, mais les cœurs crient toujours leurs souffrances d'amour, ce manque insurmontable, cette carence en creux avide encore et toujours d'être comblée...

Pourquoi Titus a-t-il quitté lâchement Bérénice ? Par devoir et pour le salut de l'Empire, dit-on. Est-ce à cause de l'antique antisémitisme du Sénat de Rome, qui eût craint que celui qui détruisit le Temple y revint, rebâtissant dans la chair ce qu'il fit écrouler de pierres ?...

Rome est la grande rivale ! L'orgueilleuse et officielle figure tutélaire, l'impérieuse épouse, impavide et sûre de son bon droit.

Mais « le cœur a ses raisons que la raison ignore » !

Or, si vous fûtes la maîtresse et lui l'amant, le souverain de votre cœur retourne à son foyer...

Elle s'appelle Roma... comme – l'aviez-vous remarquée ? – la femme légitime de Jean Racine, Catherine de Roma-net !

Adieu donc la Du Parc et La Champmeslé !

Marquise fut une Andromaque parfaite, éponyme du rôle, et bien au-delà, enlevée à la troupe de Molière, elle qui dut sacrifier l'Asnyanax en son sein pour complaire à la jalousie du dramaturge, La Voisin fournissant le breuvage fatal, qu'une Chambre Ardente diluera plus tard...

Quant à Marie, dans le rôle de Bérénice, elle arrachera une larme au Soleil, qui se souvint alors qu'il sacrifia jadis à la Raison d'état son seul et véritable amour : une autre Marie, nièce d'un Cardinal, née Mancini, et morte princesse Colonna la même année que son astre royal, dans l'accomplissement final enfin à lui réunie...

« Le « Pour la dernière fois, adieu, Seigneur » de Bérénice me donna mon premier aperçu durable de la teneur de la mort. Où un pareil adieu a été anticipé, redouté, et subi, jusqu'à l'insupportable [...]. Le « dernière fois » a une connotation totale. Pour les amants, le temps lui-même cesse ou pénètre la vacante fixité de minuit. [...] Chez Racine, la séparation de l'amant et de l'aimée, d'un homme et d'une femme conjoints au méridien de leur identité, dit la mort avant la mort. [...] Ce jour-là, au lycée, s'enracina en moi l'intuition, juvénile, mais ferme, qu'il me faudrait, à l'avenir, vivre ce « moment funeste » (Georges Steiner, *Errata*, 1997).

De toutes les héroïnes raciniennes, c'est Bérénice qui vous transperce, qui berce votre désespoir... qui vous a fait goûter à la tombe.

Certes, vous désignez Phèdre comme étant la plus grande, mais c'est, en vous, l'envoûtant souvenir de Bérénice qui l'emporte.

Quant à moi, sans égaler votre malheur, loin de là, mon cœur incline à élire Esther, fraîche et belle, jeune et innocente, parée de toutes les faveurs royales, mais seule élue de Dieu, en tout temps en tout lieu, mystère inépuisable de sa grâce... Dans l'opulence ou la misère, au comble du pouvoir ou dans l'ultime détresse, dans le dénuement historique de sa Race, portée jusqu'au sommet des trônes et cependant persécutée, objet d'opprobre en soi, pourchassée par le reproche informulé d'être l'insoupçonnée juive de la cour d'Assuérus, elle triomphe. Louis XIV n'eut pas la magnanimité du despote oriental sublime : l'abbaye de Port-Royal fut détruite et profanée.

Quant aux jeunes actrices, ces demoiselles de Saint-Cyr, parées des plus beaux atours dans un décor rutilant, écrasées par les ors et les pierreries, la sensuelle fraîcheur de leurs visages de jouvencelles candides fit rougir les courtisans les moins libidineux des aréopages réunis de Jacques II et du Roi-Soleil.

Ainsi s'achève le cycle des tragédies raciniennes au moment de sauver le jansénisme dans un appel raté par l'artifice du théâtre, invitant paradoxalement à une débauche non envisagée.

Non seulement *Esther* est la dernière œuvre vivante du dramaturge, mais aussi la plus sensuelle. Après elle, *Athalie* ne peut ici compter, n'ayant pas eu lieu, n'ayant pas trouvé sa place, demeurant à jamais désincarnée. Sachant qu'au théâtre, sans l'épreuve de la scène et du public rien n'advient, *Athalie* ne peut être retenue au nombre des chefs-d'œuvre raciniens.

Puis-je, maintenant, me permettre de vous soumettre une question personnelle ?

Mais pourquoi avez-vous donc choisi comme titre : *Titus n'aimait pas Bérénice*, élu l'imparfait et soupçonné l'hypocrisie ?

Votre texte semble contredire ce choix. Pouvez-vous expliquer le temps et la négation ? Sans vous obliger, il va sans dire, si vous ne trouviez pas les mots pour expliciter l'ineffable.

Avec tout le respect des Classiques qui transcendent le temps, veuillez, Chère Nathalie, recevoir l'hommage de ma plume :

« Pour des âmes capter le subtil mouvement,  
Touchant à l'indicible en son surgissement,  
Les mots valent mieux que nos sentiments lyriques.  
De cette primauté, rendons grâce aux Classiques. »

*(Les Raffalés)*

Damien Saurel

PS : « On nous dit que *Bérénice* obtint un vif succès de larmes. Mais qui pleure encore au théâtre ? On souhaiterait que les larmes de *Bérénice* renseignent autant sur ceux-là mêmes qui les versaient, que sur celui qui les faisait verser, qu'on nous donnât une histoire des larmes, qu'on nous décrivît à partir de là, et gagnant de proche en proche d'autres traits, toute une affectivité d'époque (rituelle ou réellement physiologique ?) [...]. Sujet mille fois signalé, mais jamais encore exploité, s'agissant pourtant du siècle vedette de notre littérature » (Roland Barthes, *Sur Racine*, 1960). Le XXI<sup>e</sup> a rejoint le XVII<sup>e</sup> dans les débordements du lacrimarium : c'est chose faite avec votre *Titus n'aimait pas Bérénice*. Et ce n'est pas ici moquerie mais saine catharsis.

© Hypallage Editions – 2015



## Champignon anatomique

### Lettre à Laure Limongi

Chère Laure Limongi,

C'est avec une grande délicatesse de ton que je souhaite m'adresser à vous. Permettez-moi, sans chercher à bousculer d'entrée l'ordre rédactionnel de cette lettre mais avec cette impatience d'idées effervescentes que votre livre a agité dans ma tête, de vous dire, tout de suite, que vous écrivez en conjuguant redoutablement profondeur et subversion.

Sous votre plume fluide, les contenus se succèdent, abyssaux, dérangeant l'ordre établi de la Médecine, de nos certitudes un peu plates, de nos mornes illusions, nous invitant à redéfinir dans nos vies la part du dérisoire et celle, essentielle, d'un avenir, aussi dur soit-il.

Vos digressions sont autant de bifurcations à partir du carrefour toujours renouvelé de cette merveille qu'on appelle cerveau, esprit, et, pourquoi pas, osons le mot : âme ! Et je salue ici votre résistance physique et morale face à cette forme aiguë rarissime – heureusement pour le reste de l'humanité – de céphalée, identifiée par les nosographies récentes sous les termes inquiétants agglutinés d'« algie vasculaire de la face », dont vous êtes la victime chronique. Or l'anomalie que vous nous révélez n'entame en rien votre humanité. Loin de vous rabaisser, la maladie vous élève, chose évidente et incompréhensible, douloureuse et paradoxale, que constate et ressent le lecteur arraché à sa distraction, malgré lui convaincu que vous avez dans votre délire cérébral raison contre la raison.

Très curieusement, votre livre m'a fait l'effet d'une cure de jouvence mentale.

Votre prose a l'étoffe de celle d'un Antonin Artaud, avec qui, cela m'est apparu clairement, vous partagez les mêmes maux d'esprit ; non pas que vous soyez folle, lui-même n'ayant eu de cesse de clamer qu'il ne méritait pas l'asile, qu'il était mal soigné, mal diagnostiqué, abandonné à ses douleurs laissées à vif, inadmissibles et donc ininterprétables par une médecine ignare, tarée, elle, pour de bon ! Et nous rejoignons votre second thème, qui traverse tout le livre, celui des *Fungi*, et de leurs pouvoirs surnaturels... Il est certain que chez les Tarahumaras Artaud trouva avec la mescaline un réconfort efficace inespéré. Il avait gagné ce Graal avec une intuition prodigieuse, risquant le voyage jusqu'aux confins des déserts mexicains... Vous nous parlez, quant à vous, des effets curatifs de la psilocybine, autre alcaloïde puissant, issu d'un champignon mexicain, mais illégal, à peine encore aujourd'hui expérimenté dans le cadre de la recherche en neurologie. Et pourtant, tout porte à croire, à vous lire, que la rémission passe par ce « champignon anatomique » salvateur pour le cerveau humain lésé par d'insoutenables douleurs incontrôlées.

Il faut en revenir à cette *Lettre au Législateur de la loi sur les stupéfiants* écrite par un Artaud réclamant un droit d'accès aux soins contre la douleur et à son soulagement que procurent certaines drogues ; texte qui fait la distinction très nette entre une répréhensible toxicomanie « voluptueuse » (nous dirions aujourd'hui « récréative ») et celle, contrôlée et dirigée par la pharmacopée, légitime pour le plus grand bien d'authentiques malades. Point barre. Et que l'industrie pharmaceutique

arrête de s'engraisser sur le cheptel de nos douleurs !, soignant incomplètement avec calcul pour resservir à foison des formules commerciales toujours plus subtilement dosées. Qu'elle planche enfin sur de vrais remèdes, même s'ils ont pour base (naturelle) la psilocybine. Mais le problème n'est pas la psilocybine en soi, mais le fait qu'elle puisse se révéler totalement efficace. Chassés ses effets hallucinatoires, la molécule pourra être considérée à juste titre dans votre cas comme la panacée.

Le contenu d'*Anomalie des zones profondes du cerveau* (titre de votre livre) est phénoménal ; il passe la mesure, énonce des violations du réel, remet en cause le bien-fondé de nos perceptions, et pose des jalons d'une nouveauté toute crue sur la démesure de l'énigme du fonctionnement du support cérébral de l'esprit. Le champ de la folie EST le champ de l'expérience humaine, là où les nombres s'effondrent et rendent l'âme... livre : « En 1972, une hôtesse de l'air du nom de Vesna Vulović a survécu à une chute libre de 10 160 mètres. [...] Vous avez plus de chances d'être frappé par la foudre que de gagner au Loto. [...] La probabilité de voir trois chevreuils albinos en même temps est de 1 sur 79 billions, pourtant un homme dans le Wisconsin a pris une photo de trois chevreuils albinos dans un bois. [...] En moyenne, douze nouveau-nés sont donnés tous les jours à des parents qui ne sont pas les leurs » (*Anomalie des zones profondes du cerveau*).

Je vous donne à mon tour un autre exemple « impossible », bien qu'il soit tiré pour partie de votre livre : il s'agit de la confrontation des titres de la bibliothèque de vacances du chalet familial que vous découvrez en contemplant le Léman avec ceux contenus dans la mienne à la maison : le nombre d'occurrences dépasse la mesure ; et ce d'autant plus qu'ayant lu l'année dernière *Ma bibliothèque* de Cécile Ladjali (qui compte chez elle plus d'un millier d'ouvrages), je n'avais trouvé dans sa liste que deux à trois titres en commun seulement ! En ce qui nous concerne, voyez les doublons (d'or ?) pleuvoir : les deux *Club des Cinq*, le *Fantômette*, *Nous deux encore*, *Cosmos*, *les Essais*, *le Mont analogue*, *W ou le souvenir d'enfance*, *le Seuil du jardin*, *la Modification*, *les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, *les Dossiers extraordinaires*, *les Tragiques*, la correspondance de Flaubert, *Dr Jekyll & Mr Hyde*, *la Cloche de détresse*, *l'Habitude d'être*, *Frankenstein*, *les Méditations poétiques*, *la Vie devant soi*, *L'Iliade et l'Odyssée*, *les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, *la Maison des Atlantes*, et l'anthologie poétique présentée par feu Pompidou.

Soit plus d'un quart des 90 livres cités par vous !

À l'éclectisme insoupçonné de la bibliothèque du chalet répond l'éclatement, la ventilation « façon puzzle » des titres de la mienne. Si je ne suis pas schizophrène au sens littéral, je pense l'être sous l'angle littéraire.

Dans cette improbable bibliothèque des bords du Léman, vous avez tiré – au hasard ? –, un titre : *Léman*, de Jean-Marie Gleize, topographiquement exact et qui vous colle à la peau, désormais. Vous ouvrez – toujours au hasard ? –, le livre, et vous lisez : « La maladie commence. C'est en automne que la maladie commence. Octobre. Elle commence. » Vous demeurez interdite, prise d'un vertige en Aulide, vous, la sacrifiée prédestinée... Quel pouvoir a-t-il été accordé aux livres ? de pouvoir nous parler personnellement ? d'avoir été écrits pour nous seul(s) ?

Un ami, qui ne croit pas aux sortilèges de la bibliomancie, ouvre – au hasard ? –, [\*Les Trois Lunes pendulaires\*](#), un ouvrage de [Fantasy](#). Je suis témoin de la scène : son index désigne de sa phalange

nette une phrase. Il lit : « Son doigt pointait... » Stupeur ! « Coup de chance », pense-t-il. Il replonge son doigt, plusieurs pages plus loin, et lit : « son index dressé... », tandis qu'il le détache raidi de la page brûlante. Inquiétude, diffuse, mais contagieuse : je redoute qu'il insiste et trouve la clef d'une énigme terrible... Mais il n'a plus le choix que de poursuivre pour chasser l'oppression. Il feuillette fébrilement le texte puis frappe de son doigt rageur au centre d'une page, manquant sa cible, son ongle planté entre la phrase du dessus et celle du dessous... Il fait glisser son doigt vers celle du bas et lit : « entre deux lignes » ! Il referme le tapuscrit, le repose avec horreur sur la table basse devant lui, se lève, et, sans un mot, prend congé.

*Léman*, dites-vous, de Jean-Marie Gleize ? Si vous m'offriez le choix d'un titre dans votre invraisemblable bibliothèque de vacances, je serais tenté de saisir *Suite suisse* d'Hélène Bessette pour son exquise allitération. Cela changera-t-il ma vie ? ou la confirmera-t-il ?

Et le profane s'étonnerait encore que nous travaillions dans le domaine de l'édition...

Permettez-moi encore une audace : celle d'un compliment flatteur : vous êtes belle (vous ayant découverte sur la photo de la jaquette du livre). Votre regard est franc, brillant, intense, mais sans cette blessure morale qu'on aurait pu y lire sachant de quel mal vous souffrez. L'aura qui se dégage de votre visage est à la fois intelligente et sensuelle. De plus, vous êtes élégante et votre chemisier, à la texture et aux motifs raffinés, vous va à ravir. Votre chapitre sur les soins cosmétiques est une réussite, la recette face au mal étant visuellement crédible et pleine d'impertinence. Baudelaire eût apprécié.

Avec mon admiration pour votre courage et votre plume. Heureux à l'idée de vous savoir très bientôt parvenue en Tauride...

Que la mycologie et la littérature vous apportent le remède idoine !

Damien Saurel

© Hypallage Editions – 2015



**Marcion & Cie**

## **Lettre à François Bousquet**

Nous nous sommes rencontrés il y a près d'un quart de siècle, maintenant. Fruit du hasard, de la Providence ou des aléas administratifs, c'était au service militaire, du temps où il existait encore, gage de mixité et de cohésion sociales. Nous étions de la 92/12 au 2e RD ; des termes passés à la trappe de l'histoire républicaine, avec les effets que l'on sait sur la citoyenneté contemporaine.

Certes, le service militaire n'était qu'un maillon dans la constitution... du lien républicain, mais cela en constituait concrètement un, identifiable, rituel et... quasi initiatique. Il fallait chasser le tank ennemi là où l'aborigène affronte l'épreuve de la proie devenue chasseur. Nous avons nos fétiches et totems régimentaires, dont la « quille » célébrait au seuil d'une nouvelle vie l'essor final. Les Primitifs, sur ce chapitre, sont plus « cohérents » que nous, depuis que dans nos sociétés évoluées fut entériné l'abandon de tout rite de passage. Ah, si, il reste encore la coquille vide du Bac à lauréats automatiques...

Nous étions donc du 2e RD de la 92/12, rappelais-je, et notre Lieutenant, un « appelé » lui aussi, était paysan et fils de paysans, ce qui t'avait édifié, t'en souviens-tu ? Il ignorait certainement qu'il commandait à de « gros intellos » en puissance...

Je glisse ici de la nostalgie *pioupiésque* au combat moral et politique au sein de la cité républicaine en ruine... Autant nous faisons corps à l'armée, autant nos positions intellectuelles dans leur exposition publique me sont apparues facteur de fractures idéologiques irréconciliables dès lors que nous fûmes rendus à la vie civile.

La question sera... simple : sommes-nous de droite ?

Pour ta part, tu appartiens au mouvement d'idées que l'on nomme La Nouvelle droite ; tu es rédacteur en chef adjoint de la revue *Éléments*, qu'anime aussi Alain de Benoist ; tu fais (ou as fait) parti du GRECE, etc.

De mon côté, je milite nulle part : Hypallage Editions refuse tout ancrage politique qui se ferait aux dépens de la réception des idées, d'où qu'elles viennent ; du reste, la vocation d'Hypallage n'est pas politique, mais littéraire, même si l'on peut reconnaître à la grande littérature un impact politique en seconde intention. Je pense à [Houellebecq](#) et à son livre *Soumission*, par exemple.

De ce point de vue, observons les noms, les œuvres, de ceux dont tu me recommandas à l'armée la lecture, ainsi que du temps de ta gérance des éditions *L'Âge d'Homme*. Tu m'as fait découvrir *l'Histoire du Méchant dieu* de Pierre Gripari et *Sont les oiseaux...* de Jean-Claude Albert-Weil, rien de moins. Pour tout te dire, je trouve Gripari et Albert-Weil plus pervers et blasphémateurs que Sade, Chessex et Duvert réunis ! Et le mot clef dans tout cela, si l'on passe sous silence leur lancinante pédophilie, c'est le nom de Marcion.

François, dans ton dernier pamphlet à charges contre Michel Foucault, tu lâches un mot étrange, rare et dense de sens. Je te cite :

« On a l'impression qu'un Dieu uniformément mauvais préside aux destinées de cet univers. C'est la vision d'un Marcion [...] dépeignant l'Ancien Testament sous les traits d'une immense cité carcérale » (François Bousquet, « Putain » de saint Foucault : archéologie d'un fétiche, éd. Pierre-Guillaume de Roux, 2015, p.40).

Et page 55 : « apparaissant comme le dieu mauvais d'une création négative (Marcion) » (Ibid.)

J'ai été très surpris de lire ce nom (dénoncé) sous ta plume, car Gripari et Albert-Weil sont des marcionites accomplis ! eux, dans le sillage desquels tu (sur-)nages. N'as-tu pas publié un livre d'entretiens avec J-C. A-W (tiens, on croirait lire Jésus-Christ l'Alpha et l'Oméga !) ? Attention à la noyade spirituelle en de pareilles eaux... apprenti Pharaon. Moïse te guette au passage... avec la Loi Gaysot !

Ton essai, acerbe, mais juste, sur Michel Foucault, je n'en conteste (hormis la question du marcionisme) ni la matière ni la manière, laissant toutefois le soin à mon collègue, Jean Durtal, d'en faire une savante recension, ne pouvant être, honnêtement, juge et partie, la 92/12 du 2e RD m'obligeant à une bienveillance subjective par trop indulgente ou louangeuse à ton égard.

Cependant, le nom de Marcion, et le qualificatif de marcionisme, me paraissent dans le cas de Foucault hors contexte, car « notre » homme était athée et se foutait royalement, en somme (théologique) ou en détail (au quotidien), de sauver ce qu'il y aurait eu de bon dans les Évangiles... Question vocabulaire, Marcion eut écrit l'Évangile (au singulier) et non les Évangiles... car il avait imposé « son » canon néo-testamentaire, scindant en deux, ô maléfice, la Bible, et ce pour longtemps... rejetant aux ténèbres de l'AT tout ce qui lui était apparu déplaisant, purgeant également les logions évangéliques et les lettres pauliniennes de leurs troublantes scories. Impudique et puritain caviardage tout-en-un ! Il est à noter que l'Islam est marcionite, du reste, lorsqu'il accuse chrétiens et juifs d'avoir dénaturé leurs écritures et qu'il pratique lui-même un « coran alternatif » entre versets abrogés et abrogeants.

Sa définition originelle donnée, le marcionisme, aujourd'hui, n'est pas une tare de gauche, mais un péché de la droite, et particulièrement de la Nouvelle droite. De plus, il existe un lien, non pas ténu, mais coextensif, entre le marcionisme et le paganisme. Leurs visions du divin refusent d'affronter la question du Mal. Les adeptes néo-païens des dieux antiques réclament le retour des « idoles du Bien » et le rejet du Dieu qui les écarta « méchamment » en la Personne de Son fils pour nous jeter dans une culpabilité débilite, responsable de notre décadence actuelle.

« Je croyais qu'on avait entendu planer une grande voix au-dessus de la Méditerranée, et que cette voix mystérieuse, qui roulait depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux rivages asiatiques, avait dit au vieux monde : LE DIEU PAN EST MORT ! » (Charles Baudelaire, *l'École païenne*).

La volonté chez des gens comme Alain de Benoist de « ressusciter » le fond européen du paganisme

est évidente. Pour un amateur de Baudelaire, il est tout de même incroyable qu'il n'ait point lu *l'École païenne*, ou, l'ayant lue, n'ait point retiré l'essence du message :

« Il s'est passé dans l'année qui vient de s'écouler un fait considérable. Je ne dis pas qu'il soit le plus important, mais il est des plus importants, ou plutôt l'un des plus symptomatiques.

Dans un banquet commémoratif de la révolution de Février [1848], un toast a été porté au dieu Pan, oui, au dieu Pan, par un de ces jeunes gens qu'on peut qualifier d'instruits et d'intelligents.

— Mais, lui disai-je, qu'est-ce que le dieu Pan a de commun avec la révolution ?

— Comment donc ? répond-il, mais c'est le dieu Pan qui fait la révolution. Il est la révolution.

[...]

— Eh quoi, lui dis-je, seriez-vous donc païen ?

— Mais oui, sans doute ; ignorez-vous que le Paganisme bien compris, bien entendu, peut seul sauver le monde ? Il faut revenir aux vraies doctrines, obscurcies un instant par l'infâme Galiléen.

[...]

— Que le diable vous emporte ! » (*Ibid.*)

Chez les épigones de la Nouvelle droite, c'est le christianisme que l'on attaque surtout par là, quand on revendique le « vitalisme » antique. Il est bien tard, aujourd'hui, pour la revue *Éléments* de se soucier des dégâts produits en occident par l'abandon des pratiques évangéliques... Entre Rome et Jérusalem, il faut trier : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu » ; entre Athènes et Jérusalem, il faut choisir ! Rappelle-toi, dans les Actes, comment les sages de l'Aréopage ont congédié l'apôtre Paul au moment où il leur parla de résurrection de la chair.

Mais je suppose qu'à *Éléments* tu es, Cher François, l'élément culturellement le plus chrétien... En espérant pour toi que la ligne éditoriale de la revue, de marcionite et païenne en esprit, ne se fasse pas dioclétienne à la lettre en te faisant savoir d'aller te faire voir, ironie du sort, chez les Grecs, je te salue fraternellement !

Dragon de première classe Saurel

PS : je ne suis donc pas, quant à moi, de droite (pas plus de la Nouvelle que de celle se réclamant de l'Ancien Régime), et certainement pas, surtout pas, marcionite. Au diable Gripari, Albert-Weil, le GRECE et la Grèce ! Ne m'en veux pas : Dante n'a-t-il pas placé dans son *Enfer* Socrate, Platon et Aristote ? Et pourquoi, à ton avis, un aussi extraordinaire et épouvantable ostracisme ? Saint Paul nous rappelle que Dieu a frappé de démence la Sagesse des sages. Foucault n'est peut-être pas aussi loin que ça de la sainteté, au fond, avec son apologie de la folie ? Il me paraît, en tout cas, plus proche de la Révélation que les philosophes de la rationalité.

## Prendre le « Thoreau » par les cornes !

### Lettre à Georges Picard

Cher Georges Picard,

Nous sommes amis, nous le sommes par la volonté de cet ami commun, Benjamin Fondane, qui nous a réunis tous les trois à travers le temps et l'espace.

Ceci est un mystère, un premier mystère. Il y en aura d'autres. Gamin, longeant la Côte d'Opale à la recherche parmi les herpes d'une bouteille jetée à la mer, j'espérais découvrir le message venu d'ailleurs qui, sans destinataire prévisible, ferait de moi le correspondant unique et inespéré.

Dans votre livre *Tout le monde devrait écrire*, vous avez lancé à la mer ce message extraordinaire. Au détour d'une page, vous confessiez votre admiration inconditionnelle pour Benjamin Fondane. Vous demandiez aussitôt à vos lecteurs qui auraient vaincu le double handicap d'avoir ouvert votre livre et de connaître et aimer Fondane de vous témoigner la preuve de leur existence et commune passion.

Ce que je fis...

À votre tour, vous m'avez répondu ; j'eus même un jour la surprise et la joie de trouver dans ma boîte postale (physique) votre dernier roman paru chez José Corti : *le Sage des bois*, avec une aimable dédicace.

Reprenant la plume, je vous en remerciais vivement en vous promettant une belle recension, dont je vous annonçais déjà le titre accrocheur : « Prendre le Thoreau par les cornes ! » Car *le sage des bois* en cause, c'est le fameux ermite de Walden, Henry David Thoreau, qui vécut quatre années seul, loin de la civilisation, cultivant au bord d'un étang son potager. On le considère un peu depuis comme le père fondateur de l'écologie. À ce jeu des ressemblances, le héros de votre livre veut marcher dans les pas de son modèle du XIXe siècle, dont il ne se sépare jamais d'une édition dans laquelle Thoreau nous a rapporté son aventure d'homme des bois, j'allais écrire de « Robin des bois », car il aura aussi connu la prison pour avoir refusé de payer ses impôts !

La modernité du positionnement de cet homme incroyable est indéniable. Votre héros, édifié, conquis, ensorcelé par l'expérience décrite, veut, lui aussi, se construire une cabane dans une lande isolée et vivre en autarcie. Mais il habite en ville au XXIe siècle en France ! Il va lui falloir, véritablement, prendre le « Thoreau » par les cornes ! Évidemment, son projet ne suscite autour de lui que moqueries ou dénégations. La motivation apparaît dès lors comme la clef de voûte ou comme la pierre d'achoppement du voyage. Tout compte fait, des préparatifs il fait fi : car, au fond, son « désir » est le projet. Et j'ai, à la lecture de la première partie du roman, cru que votre héros, comme le Des Esseintes de Huysmans projetant de faire un voyage de l'autre côté du Chanel, se contenterait, affaibli et songeur, d'un avant-goût de camping dans le salon de ses amis l'hébergeant,

comme le décadent voyageur s'était contenté d'un dîner à Paris dans un restaurant anglais de la capitale pour assouvir, à peu de frais, sa soif de dépaysement.

Or, votre héros part...

Et me voici, avec lui, bien en peine d'exprimer ce qui va suivre. À sa ressemblance, je suis mis en demeure de « prendre le Thoreau par les cornes ! » Mais il me faut, derechef, vous avouer ici, pauvre post-moderne ironique, démoralisé et dévitalisé que je suis, que je ne serais quant à moi jamais parti à la conquête de cette terre d'élection vierge et parfaite...

Je restais là, longtemps. Je tournais et retournais la question, ce qui vous expliquera que cette lettre ouverte ait tant tardé à vous être adressée.

Ce qui me bloquait, enfin, ce n'est pas le pari écologique, ni la figure de votre héros, ni celle de son héraut Thoreau, qui est le nôtre aujourd'hui. J'aime l'appel de Pierre Rabhi à cette vie sobre et naturelle. J'ai rendu visite au sommet d'une colline désertique du causse de Sauveterre au couple Pillet qui y a bâti son incroyable Utopix. Un ami proche, Jef Bennech', travaille à un projet de construction d'une « cabane » en architecture bulle dans le Lot et me tient au courant des difficultés et des avancées de son horizon futur... J'approuve sa démarche. Je connais donc votre héros personnellement et je le soutiens dans sa quête.

Le problème, Cher Georges Picard, n'est pas écologique – sur ce point je vibre de la même aspiration que vous à plus d'authenticité et de calme naturels. Nous sommes de la même fibre... Sauf que – et ce sont là des démons dostoïevskiens anciens qui vous travaillent toujours –, sauf que toute quête part d'un idéal, et que cet idéal, entre nous soit dit, ne saurait être communiste.

J'entends, soudain, Benjamin Fondane me rappeler à l'unicité du lien qui nous attache tous les trois. Je m'appliquerai donc avec toute l'honnêteté et la clarté de jugement nécessaires à vous exposer le différent en jeu.

Rob le maoïste ! Votre héros va croiser en chemin Rob le maoïste. Or, ce Rob, tout autant que votre héros, n'est autre qu'une facette de votre histoire personnelle face à l'universelle question... politique. Devons-nous vivre seul contre tous OU tous ensemble au mépris des quelques individualités refusant la loi du groupe organisateur de la Cité ?

Aujourd'hui, et vous le savez très bien, la Cité occidentale n'est plus qu'un éclatement d'individualités, dont la subjectivité des désirs épars forme une ruine en apparence, mais en apparence seulement, compacte. Face à cela, la tentation est double : s'isoler avec Thoreau, ou redéfinir tyranniquement l'identité collective ! Dans la première voie s'engage votre livre, qui a la sagesse de l'âge, tandis que votre jeunesse vous rappelle immanquablement à l'exigence de la seconde élection : celle d'un paradis sur terre ! Non pas l'île perdue et préservée pour un unique bénéficiaire, fût-il Thoreau à Walden ou Robinson dans les Limbes du Pacifique, mais un millénarisme, où la vie de tous avec tous sera meilleure, à savoir juste et heureuse enfin.

Vous avez été, à la fin des années 60, un militant maoïste. Aïe ! Ceci ne vaut pas pour dénonciation : je l'ai appris par la fiche biographique que les éditions Corti publient sur vous.

Alors, Rob, à quand le grand hold-up révolutionnaire ? À quand la mise à sac de l'espace capitaliste exploiteur ? Techniciste esclavagiste ?

Depuis le temps de votre engagement chez les Gardes rouges de la rive gauche, le grand capitalisme, il faut bien l'admettre, ne s'est pas arrangé. Pire ! Il est devenu un monstre, un Moloch... incontournable. Horreur !

Nonobstant le constat de cette horreur capitaliste croissante aux crimes avérés et jamais jugés, encore moins punis, vous vous êtes déclaré, au sortir de votre crise de puberté maoïste, athée en politique !

« Athée en politique » ? Cette déclaration d'intention et d'identité, je dois vous le dire, m'a saisi admiratif pour votre lucidité rétrospective, puis m'a laissé perplexe, d'une perplexité ébahie... Cela signifierait qu'il n'y a plus aucune possibilité de sortie politique, au double sens des mots, de la sphère politique : que l'impérialisme capitaliste a triomphé ! Cela signifierait aussi, de façon plus incroyable encore, que votre engagement maoïste relevait d'un acte de foi, qui, votre foi trahie, vous aura trouvé athée au réveil d'un lendemain désenchanté.

Et ce fut à partir de cette lecture interloquée de votre acte de non-foi politique actuelle que j'ai pu rebondir ; reprendre la plume pour achever cette lettre, dont la suite va prendre, vous m'en pardonnerez l'audace de ton à la Danton, des allures de manifeste politico-théologique !

« Bof », me direz-vous, ne désirant pas revisiter les délices de cette époque révolue. Mais non, orthographiez plutôt « bof » Boff ; et, avec Leonardo Boff, vous tiendrez un illustre représentant de la Théologie de la libération, brésilien et franciscain. Le Pape François, argentin et jésuite, lui, n'a-t-il pas déclaré, il y a peu, qu'il n'y avait pas à laisser les marxistes « nous » voler le message des Évangiles ! Et Bernanos de gueuler contre cette Église qui est parvenue à s'aliéner, un comble, les ouvriers avec un discours de feu comme celui des Saintes Lettres du Christ ! Non pas « bof », mais Boff !

Marx et le Christ ? Mao, la rue d'Ulm et l'Altiplano. Quel rapport ?

J'y viens...

De toutes les incarnations du maoïsme dans le monde jusqu'à nos jours avec l'inénarrable fou Kim Jung-Un, je retiendrai plus particulièrement, pour illustrer mon propos déstabilisant, l'expérience péruvienne des années 80-90. J'ai nommé le *Sendero luminoso*.

Pourquoi nous délocaliser dans l'Altiplano ? L'écart géographique n'était pas moindre à l'époque où vous rêviez chinois, non ? Accordez-moi, au moins, le choix d'une autre topographie dans l'expression de l'utopie. Laissons Mao à la Chine, même si Xi joue la carte de l'amnésie :

« La Chine a connu ces dernières années de prodigieuses transformations. Elle est en passe de devenir une super-puissance – sinon la super-puissance. Dans ce cas, elle sera – chose inouïe – une super-puissance *amnésique* : [...] interdiction absolue de faire l'histoire du maoïsme en action. [Les] quarante années de tragédies historiques (1949-1989) ont été englouties dans « un trou de mémoire » orwellien. [...] Quelle sorte d'avenir peut-on bâtir sur l'ignorance obligatoire du passé récent ? » (Simon Leys, « Relire l'histoire de la Révolution culturelle », in *les Habits neufs du Président Mao*, réédition de 2009 chez Ivrea).

Or, voilà que resurgit Rob, le mao de votre livre ! Vous ne cédez donc pas à la tentation du refoulement, et j'en ferai de même. Ainsi, plutôt que de me concentrer sur le *Sendero luminoso*, j'aurais pu examiner le maoïsme des Khmers rouges et les sacs plastiques gonflés de crânes de leurs charniers. Une de mes tantes est cambodgienne et a pu fuir à temps la folie de Pol Pot. Mais elle n'en parlait... jamais. Éludant la question, souvent avancée par mon père, elle lui opposait un silence rempli d'une colère sourde, qui disait, avec la violence d'un déni ouvertement refoulé : « Tu sais ce qu'ils ont fait, tu le sais... alors, tais-toi ! » Curieuse condamnation, pensai-je alors gamin et troublé par la cruauté horrifiée d'un jugement hors de lui. Ce que m'apprit mon père, c'est que ma tante était d'un haut lignage Khmer, et que Pol Pot aussi, et que la question raciale pesa lourdement dans l'organisation de certains massacres : « Le corollaire de cette politique était raciste : les minorités du Cambodge, vietnamienne comme sino-khmère étaient des suspects avérés : les Cambodgiens de « souche » khmère, au sens ethnique du terme, étaient considérés comme l'« über » – peuple » (Bruno Philip, « La folle synthèse Mao-bouddhiste des Khmers rouges », in *Le Monde*, 16/08/2014).

Ma tante avait donc, comme le personnage du Procès de Kafka, honte ; honte d'appartenir au même peuple que les bourreaux ! Et si l'on pousse le vice plus loin, n'ayant été ni directement victime ni indirectement bourreau, il lui restait cependant à affronter continuellement ce doute horrible de savoir dans lequel de ces deux camps elle aurait pu basculer si elle avait dû rester sur place. Abyssale question...

François Bizot, qui fut en 1971 otage des Khmers rouges, quatre ans avant que ceux-ci ne s'emparent de Phnom Penh et du pouvoir, nous rappelle que la définition du mal déborde du cadre de la simple culpabilité devant les tribunaux :

« Cessons de pointer les autres du doigt pour dénoncer un mal dont seuls les hommes sont finalement capables. Cessons d'en réduire le danger aux seuls coupables que la justice saisit en nous disant, pour rassurer chacun, qu'ils ne nous ressemblent pas... » (F. Bizot, in *Le Figaro* du 16/04/2015).

Le premier coupable serait l'inhumanité de l'homme. Pousserons-nous le malaise jusqu'à suggérer qu'il n'y a pas de victimes innocentes ? Ce serait rendre un service inestimable aux bourreaux... Disons, pour le moment, que la question du mal ne saurait être évacuée sans causer encore plus de mal.

Vous ne voulez pas évacuer la question. Je la tiens aussi pour primordiale.

Le Sentier lumineux...

La formule me frappa, la première fois que j'en entendis l'association des termes fascinants... Cette « fascination », si elle n'avait été qu'une simple répulsion, eût été excusable. Elle n'en demeure pas moins pour moi une diabolique invitation à suivre et remonter la piste du mal que l'homme fait à l'homme... Sur ce terrain ambigu, moi aussi, comme vous jadis jeune mao, je m'avançais. Et j'estime, à ce stade, ne pas être moins coupable que vous d'avoir ressenti un effroi spirituel au contact de LA chose...

Mais de quoi s'agit-il ?

Écoutons, pour commencer, la confession d'un ex-maoïste célèbre, Benny Lévy, qui fut secrétaire et exécuteur testamentaire de Sartre. Voilà ce qu'il avoue du cœur profond de son ancien engagement :

« Je me suis engagé dans la politique comme l'on s'engage dans l'absolu. Je commence par les trente-six tomes de Lénine à L'École normale supérieure, et donc par cette phrase de Lénine : « La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie. » La seule chose qui m'intéressait, au fond, c'était la toute-puissance, la toute-puissance de l'absolu ! Lorsque j'étais totalement athée, totalement révolutionnaire, totalement matérialiste, la seule chose qui m'intéressait, c'était l'absolu ! Et un révolutionnaire athée, qui penserait ne pas avoir de rapport avec l'absolu, est quelqu'un qui est tout juste trotskiste, c'est-à-dire prêt pour les responsabilités gouvernementales aujourd'hui – c'est tout ! On ne peut pas avoir connu cette période, sa positivité, son ardeur, si on ne comprend pas qu'on avait un rapport à l'absolu ! » (B. Levy, in *le Livre et les livres. Entretiens sur la laïcité avec Alain Finkelkraut*, éd. Verdier, 2006).

Et cela se concrétisa par un appel, par la réponse à un appel, celui du Grand Timonier !

« Oui, ce maoïsme imaginaire, comme tu dis, c'est-à-dire qui n'a sans doute que de très loin à voir avec ce qu'a été l'effectivité de la tyrannie en Chine, c'est le maoïsme de la « Décision en seize points ». Je me souviens encore comment je lisais en 1966 (on était en Bretagne sur la plage) la décision qui a déclenché la lutte contre le Quartier-Général qui est le début de la Révolution culturelle, et qui venait de nous parvenir. Cette « décision » est un texte saisissant – saisissant, parce que Mao Tse Toung nous disait : il y a possibilité de s'attaquer au concept du « moi ». Alors, évidemment, il faudrait avoir un petit peu l'ascèse qui consiste à oublier les images d'Angkor au Cambodge, ce que l'on sait des camps en Chine, etc., pour revenir à la *fraîcheur*, si j'ose dire, de notre errance, ou de mon errance, peu importe. Il y a une fraîcheur là-dedans, c'est tout simplement que j'entendais quelque chose [je souligne] qui résonnait très, très fort en moi. Cette manière de casser la culture environnante pour essayer de faire apparaître « le plus profond de l'homme » – expression de Mao Tse Toung dans la « Décision en seize points » – est quelque chose de tout à fait étourdissant. Si on laisse de côté le *flash-back* et que l'on en vient à une proposition rationnelle sur ces résonances que j'entendais alors, je dirais : quelque part cette radicalité a dû, *intellectuellement* – je ne parle pas du fond de mon être, mais intellectuellement, dans les formulations intellectuelles – m'aider à m'approcher de la figure vraie du casseur d'idoles, j'ai nommé Abraham » (*Ibid.*).

Avant sa mort, Benny Lévy est revenu au judaïsme (j'écris volontiers « revenu » plutôt que

« converti »), renouant avec un « nouveau » millénarisme, le sionisme, qui est attente politique d'une Royauté divine en exercice SUR terre. Il a ainsi toujours suivi le même chemin, celui d'une issue politique terrestre aux désastres terrestres. Et, après avoir un temps suivi MAO, il a redécouvert YHWH. Selon le judaïsme, il ne peut y avoir de transcendance victorieuse sans victoire messianique (terrestre). Le marxisme se nourrissait de cette espérance-là, même privée de Dieu. Le marxisme fut un messianisme, un messianisme athée certes, mais un messianisme quand même. Et c'est par cette entrée messianique inscrite au sein même de sa dialectique qu'il s'est accaparé les âmes et leur volonté de changer le monde.

Mais il y a encore autre chose derrière cette curieuse messianité du marxisme. Il y a de tapie dans les plis de sa doctrine, et malgré son habit d'apparence générale matérialiste, LA chose...

Elle est devenue pour le plus grand nombre, en Occident, innommable. N'allons donc pas trop vite la dénoncer, de peur de perdre toute crédibilité prématurément. Je me veux sérieux, et je ne compte pas faire abdiquer ma démonstration avant d'avoir amené le lecteur et vous même, Cher Georges Picard, à la reconnaissance patente de l'horreur manifeste à dénoncer.

« Gorki avait invité Lénine en 1908 à Capri pour prendre part à des discussions philosophiques avec un petit groupe d'intellectuels bolcheviks, dont il partageait les thèses, les *Otzovistes*. [...] *Politiquement* les Otzovistes étaient gauchistes, pour des mesures radicales : retrait (otzovat) des représentants de la Douma, rejet de toutes formes d'action légales, passage immédiat à l'action violente. Mais ces proclamations gauchistes recouvraient des positions théoriques de droite. Les Otzovistes s'étaient entichés d'une philosophie à la mode, ou d'une mode philosophique, l'« empiriocriticisme » [...]. Les Otzovistes étaient donc empiriocriticismistes, mais comme ils étaient marxistes (étant bolcheviks), ils disaient que le marxisme devait se débarrasser de cette métaphysique précritique qu'était le « matérialisme dialectique », et qu'il devait, pour devenir le marxisme du XXe siècle, se donner enfin la philosophie qui lui avait toujours manqué [...]. Certains des bolcheviks de ce groupe voulaient même intégrer au marxisme les valeurs humaines « authentiques » de la religion, et ils s'intitulaient à cette fin les « Constructeurs de Dieu ». Mais laissons cela » (Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*, 1968).

Non, non, non, au contraire, Monsieur Althusser, ne laissons pas échapper un si bel aveu aussitôt refoulé, et examinons par le menu (détail) CETTE chose si... énorme qu'elle échappe à peine évoquée à la raison, ou si énorme qu'elle demeure cachée comme la montagne dans un paysage trop parfait de carte postale, c'est-à-dire sans véritable relief ni escalade possible de la proposition de sa façade, pourtant visible. Vous-même, Louis Althusser, êtes demeuré un temps à la foi(s) catholique et marxiste, puis, par un reniement qui est plutôt un basculement, vous avez rejoint selon votre expression « le camp où il y avait le plus d'espérance »...

Louis Althusser, professeur de philosophie à l'École normale de la rue d'Ulm dans ces années de fièvre rouge, eut comme élève Benny Lévy, à qui il devait transmettre cette ivresse des sommets de l'Absolu révolutionnaire. En Amérique Latine, c'est par les textes transposés d'Althusser que parvint le marxisme... Abimaël Guzman, fondateur du Sentier lumineux, en fera, d'abord étudiant, puis, lui-même enseignant, la lecture depuis la chaire de philosophie de l'université d'Ayacucho... Ayacucho ? C'est ce trou perdu et déshérité de l'Altiplano péruvien dont le nom signifie en indien quechua : « Le coin des morts »... Tout un programme : celui d'un cycle universitaire qui prendra dans les années 80 le chemin de la lutte armée, du terrorisme, et finalement du narcotrafic.

Mais n'allons pas trop vite en besogne. Althusser n'a pas encore étranglé sa femme, dont il recouvrira le corps encore chaud d'un drap rouge déchiré (tout un symbole), n'a pas encore essaimé son marxisme libéré de la tutelle du PC dans les Andes, mais professe, confesse déjà sa foi en « un chemin qui ne mène nulle part » :

« La vraie question n'est pas de savoir si Marx, Engels et Lénine sont ou non de vrais philosophes, si leurs énoncés philosophiques sont formellement irréprochables, s'ils disent ou non des sottises [...] la vraie question porte justement sur cette pratique traditionnelle, que Lénine remet en cause en proposant une *tout autre* pratique de la philosophie. Cette autre pratique de la philosophie porte en elle quelque chose comme la promesse ou l'esquisse d'une *connaissance objective* du mode d'être de la philosophie. Une connaissance de la philosophie comme *Holzweg der Holzwege* [trad. : « Le chemin des chemins qui ne mènent nulle part »] » (Ibid.).

Mais le Sentier lumineux n'a pas encore fait, dans les années 70, l'expérience de cette impasse... À moins que... à moins que le sentier n'ait été ouvert que par le sacrifice sanglant de l'expérience pour elle-même ? Le sang est versé... pour lui seul.

Or, c'est bel et bien cette barbarie de l'expérience nouvelle et radicale que revendique le philosophe Althusser sous le haut patronage de Lénine, puis sous l'influence de la Révolution culturelle avec la figure légendaire de Mao, ouvrant une ère de la praxis qui est d'abord table rase du passé :

« C'est en ce sens que Lénine répond, et il est le premier à le faire, car nul, même Engels, ne l'a fait avant lui, à la prophétie [je souligne] de la XI<sup>e</sup> Thèse sur Feuerbach proclamant : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit de le transformer ». Lénine a répondu lui-même par le « style » de sa pratique philosophique. Pratique sauvage au sens où Freud parle d'une analyse sauvage, qui ne fournit pas les titres théoriques de ses opérations [...]. Pratique sauvage tant qu'on voudra, mais qu'est-ce qui n'a pas commencé par être sauvage ? » (Ibid.)

Cependant, et ne nous y trompons pas, cette pratique de l'éradication du passé et de ses traditions ne s'accomplit pas sans arrière-fond religieux, ne s'actualise pas sans passer par ce qu'il y a de plus bassement superstitieux dans les pratiques sanglantes des religions. L'action révolutionnaire n'est pas accomplie sans recouper une atroce dimension religieuse : la victime est immolée pour ouvrir un passage à travers la selve. Il s'agit alors d'initier une magie opérative, à partir de laquelle la jungle péruvienne est alors investie, et toutes les communautés villageoises atteintes, infestées les unes après les autres, jusques à celles perchées sur les plus hautes cimes :

« Savez-vous que les sacrifices humains existent encore dans la sierra ? » Plaisantaient-ils ? Je demandai : « Comment cela ? » Et eux de me répondre : « Oui, oui, tenez, nous avons découvert qu'à l'occasion de l'ouverture d'un chemin dans une communauté, il y avait eu une mort très suspecte, qui avait mis mal à l'aise les gens et les avaient fait répandre des bruits. » L'un des deux historiens qui parlait quechua, avait donc une meilleure communication avec les paysans et, soudain, dans ce qu'il entendit, surgit l'idée que, sans aucun doute, cette défunte personne a été sacrifiée à Apu. Apu est le dieu d'une montagne dans la très ancienne tradition andine. Apparemment, à ce que me dirent les historiens, la coutume, dans le Pérou précolombien, voulait que l'on sacrifiât une personne avant d'ouvrir un chemin, ce geste étant interprété comme une agression contre la nature » (Mario Vargas Llosa, article *Apu*, in *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*, 2005).

Oui, l'ouverture du Sentier est une agression contre la nature, contre la nature humaine, contre la nature humaine de l'homme... Très curieusement, la suite de l'article de Vargas Llosa sur *Apu* fait mention des atrocités du *Sendero luminoso* ! L'auteur péruvien et prix Nobel de littérature en trace le lien, relevé quasi inconsciemment. Puis il revient, dans ce contexte de folie terroriste, sur le fond de superstitions des Indiens, qui croient revenu le temps des antiques vampires :

« De 1987 à 1990, poussé par diverses circonstances, je suis passé du statut d'écrivain qui parle, écrit, polémique à l'occasion sur la politique, à celui d'écrivain qui fait de la politique – de la politique professionnelle. Pendant cette longue campagne électorale de trois ans [qui consacra la victoire de son rival, Fujimori, à la présidence du pays], j'ai dû beaucoup voyager dans le Pérou, le parcourir en tout sens, et naturellement, j'ai beaucoup appris. Surtout dans la région centrale des Andes – où je fis la découverte douloureuse d'une des zones les plus affectées par la crise économique et la violence politique. Je la connaissais jusqu'alors superficiellement, mais en visitant les départements d'Ayacucho, de Huancavélica, d'Apurímac et de Junín, je pouvais vraiment toucher du doigt la décadence, l'appauvrissement, la sauvagerie de la vie péruvienne sous l'effet de la crise et du terrorisme. Les paysans qui n'avaient pas fui étaient réduits à une économie de subsistance et à un statut d'infrahumanité. Certains phénomènes apparurent comme cette mobilisation populaire, un jour, à Ayacucho, ville importante et capitale de département, consécutive à une invasion de pishtacos. Le pishtaco est un personnage mythologique, d'origine précolombienne selon les uns, coloniale selon les autres. On appelle « pishtaco » un étranger, un homme venu d'ailleurs et qui cherche à égorger les gens pour en retirer la graisse. C'est une vieille tradition qui hante les légendes, les mythes traditionnels. Je pensais qu'elle appartenait au passé, mais quand j'ai appris qu'il y avait une mobilisation dans les quartiers d'Ayacucho, avec des rondes d'habitants pour se protéger contre l'invasion des pishtacos, j'ai réellement cru rêver. C'était, il est vrai, une époque où, pour bon nombre de Péruviens, la vie était devenue proprement incompréhensible ; aussi se réfugiaient-ils dans l'irrationalité et la déraison pour appréhender cette réalité sauvage. » (*Ibid.*)

Lorsqu'Abimaël Guzman sera arrêté, le public, incrédule, le découvrira avec une grande barbe à la Karl Marx, d'épaisses lunettes noires et, surtout, très, très gros ! Effarés, les Indiens pouvaient bien comprendre, en images, où était passée la « graisse » des victimes ! Abimaël menait SA guerre depuis une luxueuse villa située dans la capitale, tandis que ses sbires idolâtres écumaient les campagnes, ignorant tout autant que les paysans terrorisés son visage, son embonpoint, sa retraite citadine, sa vie cossue et festive entourée de jolies femmes.

Le mythe du fondateur du Sentier s'écroula le jour où on le vit tel qu'il était : grotesque. Son aura fondit aussitôt et son mouvement s'effondra dans la foulée. Mais que s'imaginait-on de lui ? L'horreur qu'inspirait son spectre était son arme, sa présence invisible lui conférant une puissance quasi magique, divine :

« Pour beaucoup, « Abimaël » représentait le savoir, se souvient Carlos Tapias, spécialiste du Sentier lumineux, les membres du parti le considéraient comme un guide, un dieu. » [...] Alors que les forces de police le croyaient caché dans les Andes ou dans la partie amazonienne du pays, « Abimaël » n'aurait jamais quitté Lima. L'ennemi numéro un de l'État aurait même été intercepté par la police à deux reprises, sans éveiller les soupçons. « La plupart de ses militants ne l'avaient jamais vu, souligne Benedicto Jimenez, l'un des policiers à l'origine de sa capture. Il avait créé un mythe. » Découvert de manière presque fortuite, le « Président Gonzalo » [titre que Guzman s'est octroyé en référence à celui du Président Mao] est finalement arrêté le 12 septembre 1992. Son arrestation précipite la chute de l'organisation. [...] « Or sans Abimaël, il n'y a pas de Sentier

*lumineux, confirme Carlos Tapia, sinon, comment expliquer que, depuis son arrestation, le mouvement soit en voie de disparition ? »* (Chrystelle Barbier, correspondante à Lima pour *Le Monde*, 16/10/2006).

C'est que l'absolu était d'un coup devenu minable ; que la transcendance a été ramenée dans la chair à un tas de graisse flagorneuse repoussante. L'horreur qui soutenait le Sentier régnait sur les esprits grâce à une image absente de toute représentation humaine : une fois résumée, elle aussi, à nos viles contingences, elle subit le contrecoup du symptôme de Rashōmon :

« La lumière venant de la galerie éclairait faiblement sa joue droite, la joue où, dans une broussaille de favoris courts, poussait un bourgeon rouge et purulent. [...] Mais ayant monté deux ou trois marches, il lui sembla qu'il y avait là une lumière tenue par quelqu'un et qui bougeait. Son soupçon venait de ce qu'une lueur trouble et jaune se reflétait, vacillante, et se déplaçait sur le plafond aux coins duquel pendaient des toiles d'araignées. Ce n'était certes pas un être normal qui, par cette nuit de pluie, tenait une lumière dans la galerie de la Porte de Rashō. L'homme, étouffant le bruit de ses pas comme un gecko, se hissa jusqu'à la dernière marche de l'échelle raide. Et le corps aplati, le cou allongé autant que possible, il scruta, presque transi de frayeur, l'intérieur de la galerie. Ainsi qu'il l'avait entendu dire, les cadavres négligemment jetés jonchaient le sol. Mais, le champ de la lumière étant plus étroit que ce qu'il avait imaginé, il n'arriva pas à en préciser le nombre. Il pouvait seulement distinguer, sous la faible lumière, des corps nus et d'autres encore vêtus. Il y avait des hommes et des femmes, semblait-il. Tous ces cadavres, sans exception, gisaient sur le plancher, à la manière de poupées de terre, bouches bées, bras allongés. Qui y reconnaîtrait des êtres vivants d'hier ! Certaines parties proéminentes de ces corps, comme les épaules ou la poitrine, éclairées par de vagues lueurs, rendaient le reste plus sombre encore. Ils étaient ainsi comme figés dans un mutisme implacable. À l'odeur de pourriture, l'homme se boucha instinctivement le nez de sa main qu'il laissa vite retomber. Car une sensation plus forte vint presque abolir son odorat. C'est qu'à cet instant ses yeux venaient de discerner une forme accroupie au milieu des cadavres. C'était une vieille femme vêtue de guenilles rousses, aux cheveux blancs, décharnée, hâve, à l'aspect simiesque. Une torche de pin à la main droite, elle se penchait, comme pour l'examiner, sur la tête d'un cadavre à la longue chevelure, ce qui laissait supposer que c'était celui d'une femme. Pétrifié par une peur mêlée de curiosité, l'homme eut le souffle coupé quelques instants. [...] Bientôt, la vieille femme planta la torche entre les planches de la galerie et, posant ses mains sur la tête du cadavre qu'elle venait de contempler, se mit à retirer un à un, à la manière d'une guenon épouillant ses petits, les longs cheveux qui, avec le mouvement de ses mains, semblaient s'arracher sans peine. Au fur et à mesure que les cheveux se détachaient, la peur de l'homme cédait la place à une haine envers la vieille femme, haine qui ne cessait de devenir de plus en plus vive dans son cœur. Non, il ne serait pas exact de dire « envers la vieille femme ». On devrait plutôt dire qu'une répulsion contre le mal s'empara de lui, et qu'elle s'amplifiait de minute en minute. Si, à cet instant, quelqu'un lui avait de nouveau posé la question qui l'avait préoccupé sous la Porte, à savoir l'alternative entre devenir un voleur et mourir de faim, nul doute que cet homme n'eût choisi sans hésiter la seconde possibilité. Car sa haine contre le mal commençait à s'enflammer comme la torche que la vieille femme avait fichée entre les planches. Cependant il ne comprenait pas pourquoi elle arrachait les cheveux des cadavres. Aussi lui était-il impossible de porter un jugement moral et raisonnable. Toutefois, pour lui, le seul fait d'épiler les cadavres dans la galerie de la Porte Rashō, par une nuit de pluie, constituait une faute impardonnable. Il oubliait, bien entendu, depuis assez longtemps, qu'il avait un instant songé à se faire voleur. D'un bond, l'homme sauta de l'échelle sur le plancher et, la main sur le sabre à poignée nue, s'approcha à grands pas de la vieille femme. [...] Quelques instants, ils s'empoignèrent au milieu des cadavres, sans un mot. Inutile de dire l'issue. L'homme finit par pousser violemment son adversaire sur le plancher en lui tordant le bras, un bras décharné comme une patte de poule.

« Que fais-tu ici ? dis ! Sinon... ! »

L'homme mit brusquement son acier blanc sous le nez de la vieille femme écroulée. [...]

« De ces cheveux ! De ces cheveux ! Je voulais en faire une perruque. »

La banalité inattendue de cette réponse déçut l'homme » (Akutagawa, *Rashōmon*, 1915, trad. Arimasa Mori)

Observez bien le mécanisme psychologique en jeu. Le contexte, là aussi, est terrible : nous sommes au début de la période Heian, à Kyōto, désolée suite à une succession de tremblements de terre, d'épidémies, d'incendies et de famines. La Porte de Rashō, telle celle de Tiahuanaco près du lac Titicaca, est isolée, énigmatique sans l'enceinte prévue, mais jamais construite au sud de la ville. On entasse dans la galerie supérieure de Rashōmon les cadavres des défunts que personne n'a réclamés. L'homme qui a décidé d'aller détrousser les morts devine une lumière étrange et anormale comme si elle était surnaturelle, puis il distingue une forme inquiétante et monstrueuse tapie dans la lumière d'un fanal (la lumière n'est déjà plus mystérieuse à ce stade), enfin il découvre qu'il ne s'agit que d'une pauvre vieille, et non d'une sorcière ou d'un esprit maléfique (un *pishtaco* ?), qui dépouille les cadavres de leur capillarité pour subvenir à ses besoins en la revendant ensuite à des perruquiers... L'homme passe de l'étrangeté de la lumière à l'étrangeté de la scène qu'elle révèle, puis à la banalité de l'explication qui en découle. Il part du point de vue le plus fort : celui d'un absolu dans la terreur pour, peu à peu, reconnaître la trivialité de l'affaire... se retrouvant dépouillé de son aspiration à une horreur sans nom, qui aurait pu justifier sa qualification comme justicier providentiel. Sous le coup de la banalité de la révélation, il passe de l'appel à la transcendance et au combat contre le mal à la pratique même de ce mal ! Lui-même devient un voleur, comme il en avait eu l'intention en entrant dans Rashōmon.

La déception, voilà ce qui a tué le *Sendero*. Abimaël n'était plus à la hauteur du mal qu'il avait inspiré. La terreur qu'inspirait son image sans visage, sans explication rationnelle, se transforme instantanément devant les faits bruts et retombe aussitôt démasquée pour ce qu'elle est : une lubie d'homme obèse mégalomane et jouisseur, qui aura exigé durant dix ans de ses troupes toutes les ascèses de la lutte révolutionnaire sans en assumer une seule. Un « gros beauf » (et non pas un Boff). Et cette graisse, dont son ignominie mesquine et butée se vêt, n'est même pas celle d'un *pishtaco*. La monstruosité du monstre est simplement... humaine. Et nous en revenons à ce que François Bizot disait des crimes des Khmers rouges.

Est-ce aussi... trivial ? Ne manque-t-il pas à l'explication un rouage, ou tout du moins, pour filer l'atroce métaphore, un peu de graisse de *pishtacos* pour « huiler » impeccablement le mécanisme ? Le phénomène *pishtaco* n'existe-t-il pas dans l'élaboration idéologique ? Le marxisme est-il un simple terre à terre » de la pensée humaine ? Alors, d'où venait cette exaltation chez Benny Lévy au contact de la pensée maoïste ? D'une simple illusion, d'un phantasme, d'une révélation ? D'une révélation...

Abimaël est infatué de lui (pléonasme), obèse physiquement (truisme) et entravé intellectuellement dans une lecture idéologique butée inscrite dans sa médiocrité. Son obésité, dirait Karl Marx égrillard, relève de la constipation mentale, de l'occlusion intestinale des idées, de la colique philosophique ! Il faut ici, rappelle le fondateur de l'idéologie qui porte son nom, un « lavement » (en français dans le texte), l'action concrète d'un *pishtaco* pour purger notre bonhomme de la mauvaise graisse de ses folles idées. Regarde, Abimaël, Marx se foutait déjà de ta gueule en 1837 ! Mais où lisez-vous que Marx nous parle de tissus adipeux, d'excréments, de tuyauterie intestinale et de dragées Fuca ?

Je citerai Karl Marx en espagnol pour trois raisons, que j'exposerai ensuite ; mais écoutons tout de suite le père du marxisme établir la prophétique ordonnance, hilare :

« ¡ Greta! ¿Cuántos días hace que no evacúa Bonifacio? ¿No te he ordenado que le hicieras un lavement por lo menos una vez a la semana?, pero ¡veo que de ahora en adelante voy a tener que ocuparme yo mismo de asuntos de esta importancia! ¡Trae aceite, sal, salvado, miel y una lavativa!

« ¡ Pobre Bonifacio! ¡Tus pensamientos y meditaciones te obstruyen desde el momento en que no puedes exteriorizarlos en forma de palabras y de escritos!

« ¡ Oh, admirable víctima de la profundidad de ideas, oh santa obstrucción! »

(Karl Marx, *Escorpión y Félix, novela humorística*, trad. Carlos Manzano, Tousquets Editores, Barcelona, 1971).

Marx, à son tour, nous chiera son *Kapital* ! Mais ne médicalisons pas trop vite son cas. La citation, étonnante, et le mot est faible, retient notre attention, forcément. Elle est en espagnol pour trois raisons : de un, afin qu'Abimaël, qui est toujours vivant, puisse, depuis sa prison, en prendre connaissance dans sa langue natale ; de deux, parce que je lis moi-même l'espagnol, un peu, et que le texte n'existe traduit ni en français ni en anglais (un scandale pour un texte aussi « capital ») ; de trois, parce que le *Sendero* aura été la dernière expression historique stomatologique des désordres gastro-mao-marxistes.

C'est un indien des Andes péruviennes qui m'a appris l'espagnol au lycée ; il était petit, menu et très foncé de peau, avec des traits d'une finesse incroyable ; mais il s'indignait de notre indiscipline et de notre manque d'implication linguistique ; je me souviens de son nom, Jésus, qui, à cause de la prononciation du « J » en ibère, nous l'avait fait surnommer « Rhésus négatif » ! Humour potache, dira-t-on. J'ai donc, un peu, appris l'espagnol grâce à un Péruvien. Ces chemins détournés me ramènent encore au Sentier...

Mais revenons à Marx et à son texte aussi étrange que cocasse. Dans les années 1830, Karl se désire écrivain et se lance dans la rédaction de poésies, d'une pièce de théâtre et d'un roman. C'est de ce dernier qu'est tirée la citation, qui clôt l'œuvre. Le roman est composé en 1837 alors qu'il vient d'entrer à l'université. Le titre en allemand en est *Scorpion und Felix*. Son titre est aussi étrange que son contenu, lui-même aussi étrange que méconnu, comme nous allons le voir. Mais en attendant, remontons un peu la piste de ses publications :

À ma connaissance, le premier à avoir édité l'unique roman de Karl Marx est un communiste révolutionnaire italien, Arturo Peregalli (1948-2001), militant en rupture avec le PCI, mais aussi en opposition avec les groupuscules maoïstes qui pullulaient à Milan dans les années 70. C'est dans le climat quasi insurrectionnel permanent milanais de l'époque qu'il publie cet inédit de l'icône du communisme historique : Karl Marx, *Scorpione e Felice* (La Piramide, Milano, 1970). Le livre passe (presque) inaperçu. Peregalli était un historien chevronné des Mouvements ouvriers, sujet qui le passionnait et pour lequel il collationnait tous les ouvrages et brochures parus sur le sujet. Il aurait déniché l'inédit de Marx aux archives de la Bibliothèque nationale de Brera. De quelle source en allemand s'agissait-il, je l'ignore ? On peut, toutefois, lire en ligne, sur le site de la Bibliotheca Augustana d'Augsbourg, une version en allemand du texte, mais sans colophon susceptible de nous aider à remonter à la source d'une édition allemande connue... Sans quoi, aucune autre trace en

allemand... Gabriele Pedullà, dans sa préface à la réédition italienne de *Scorpione e Felice* parue en 2011 chez Riuniti, mentionne la date de 1929 pour première parution du texte, mais sans donner plus de précisions. C'est pourquoi je maintiens, pour le moment, dans le courant de mes recherches, que c'est Peregalli qui a sorti de l'oubli LA chose. Quant à la version espagnole de 1971, dont j'ai tiré une citation, c'est à partir du « texte » d'Arturo Peregalli qu'elle a été établie, soit traduite directement de l'italien, ce que je ne crois pas, soit plus sérieusement de l'« original » en allemand qui aurait été prêté par Gianni Toti, rédacteur en chef de la revue *Carte Segrete* et inventeur de la « poetronica » (ou poésie électronique !), au poète mexicain Sergio Pitol, alors directeur de collection chez Tusquets à Barcelone, et qui se chargera de l'édition du roman en langue espagnole : Karl Marx, *Escorpión y Félix, novela humorística* (trad. Carlos Manzano, Tusquets Editores, Barcelona, 1971). Sergio Pitol n'est pas un « petit poète » : il a reçu le Prix Cervantes en 2005 ! Donc, cette affaire littéraire autour des écrits de jeunesse de Karl Marx est très sérieuse, bien que son roman ne le soit pas :

« Si l'on est tenté de se débarrasser rapidement des juvenilia de Marx en les considérant comme un exercice de jeunesse sans suite, il est important de rester prudents surtout en ce qui concerne le texte le plus significatif de cette période d'expérimentations littéraires : un morceau de roman écrit dans les premiers mois de 1837 dont le titre est quelque peu mystérieux au premier abord, *Scorpion et Félix* (des noms des deux protagonistes), et qui est resté inédit jusqu'en 1929. À chaque fois qu'il a été publié, ce libellé singulier a jeté ses éditeurs dans l'embarras. Ces derniers ont essayé de se prémunir contre les acheteurs en soutenant que – malgré les apparences – les pages du volume contiennent l'« édition intégrale » du texte de Marx. Pourquoi un tel choix ? Il suffit de feuilleter le roman pour s'apercevoir tout de suite quelle est la difficulté que l'on essaie de contourner par cette mise au point. *Scorpion et Félix* commence au chapitre X du premier et (à vrai dire) seul livre, par une allusion explicite à ce qui vient de se passer dans le chapitre précédent ; on passe ensuite au douzième chapitre et au sixième, au dix-neuvième au vingt-unième... quelque chose manque, pense d'emblée le lecteur : le texte a été coupé, ou du moins il est incomplet. Bien évidemment, puisque Marx n'a jamais publié son livre, rien n'empêche de croire qu'au moins une partie de ces « trous » auraient été remplis, mais, une fois la lecture terminée, on a plutôt l'impression que ces lacunes (ou du moins une partie d'entre elles) faisaient partie du plan de *Scorpion et Félix* depuis le début. Nous sommes aux prises, autrement dit, avec un texte délibérément extravagant : une histoire qui n'a pas de véritable commencement et qui ne mène à aucune conclusion, un livre exceptionnellement digressif, dans lequel chapitre après chapitre le narrateur multiplie les faux indices et cultive des attentes pour mieux les décevoir. Un roman conçu délibérément pour n'aboutir nulle part [je souligne], pour se perdre dans une série virtuellement infinie de gloses, de corrections, d'exemplifications et de discussions qui surgissent à chaque page dans la mince intrigue, en freinant tout développement narratif par un discours sur les bienfaits présumés du principe du majorat depuis peu réintroduit par le gouvernement prussien, par une parodie de l'empirisme de Hume ou par un long excursus philologique sur les possibles étymologies (toutes absurdes) du nom de l'un des personnages, le tailleur Merten... » (Gabriele Pedullà, préface à l'édition italienne de Karl Marx, *Scorpione e Felice. Romanzo umoristico*, Editori Riuniti, Roma, 2011, trad. Cecilia Benaglia avec l'aimable autorisation de l'auteur).

*Den Holzweg der Holzwege !* « Le Chemin des chemins qui ne mènent nulle part » !

Nous voilà bien renseignés sur les intentions de l'auteur... Quant au style, il est à des années-lumière du « réalisme socialiste » de la littérature marxiste officielle ayant eu cours en ex-URSS :

« À la limite, si vraiment Marx était l'auteur de ces pages embarrassantes, il fallait supposer que

dans les années suivantes il s'était ravisé, car l'homme qui avait écrit *Le Capital* ne pouvait pas être le même que celui qui s'était amusé à se moquer du lecteur avec une série désordonnée de parodies, de jeux de mots et de « bouffonneries transcendantes » (pour reprendre une dernière fois le vocabulaire de Friedrich Schlegel). L'existence d'un État socialiste impliquait également l'affirmation d'une seule et unique interprétation légitime de la leçon de : jusqu'à ce qui concerne les questions littéraires. La révolution était une chose sérieuse, et même celui qui se consacrait à l'étude des romans ne devait pas perdre de temps avec de telles futilités. Après avoir résolu le scandale, en reléguant *Scorpion et Félix* aux épreuves juvéniles (comme dans toute hagiographie qui se respecte, Marx aussi avait droit à une jeunesse d'erreurs, dont il devait se racheter, une fois l'appel reçu), c'était le moment de passer au règlement de comptes avec tous ceux qui s'étaient permis de formuler une conception des rapports entre politique et littérature différente de celle qui était dominante sous Staline. » (*Ibid.*)

Je crois surtout qu'il s'agissait de faire disparaître définitivement les traces « méphistophéliques » du jeune écrivain Karl Marx. Et pour cause : parmi ces « juvenilia » poétiques, je ne résiste pas à l'énorme provocation, Cher Georges Picard, de frapper d'incrédulité votre jugement, en citant le poème intitulé Le violoneux :

« Le violoneux racle les cordes,  
Ses cheveux châtain sont en batailles,  
Il porte épée à son côté, il est drapé  
Dans un ample habit plissé.

— Violoneux, d'où te vient cette fureur de jouer ?  
Pourquoi jettes-tu ces regards farouches à l'entour ?  
Pourquoi ton sang bouillonne-il comme la houle ?  
Tu vas déchirer ton archet...

[...]

— Eh quoi d'une main sûre je plonge  
Mon épée noire de sang dans ton âme.

Cet art, que Dieu rejette et qu'il ignore,  
Des fumées de l'Enfer me monte à la tête,  
Jusqu'à m'ensorceler, à dérégler mes sens :  
Avec Satan, j'ai fait affaire, et depuis lors,

C'est lui qui dicte les notes, lui qui bat la mesure...  
Et moi, tout entier possédé, plus fou encore, je joue la marche de la mort,  
Je la joue sombre, je la joue claire  
À rompre cordes et archet, à me fendre le cœur. »

(Karl Marx, *Poésies*, L'insomniaque éditeur, collection « petites insomnies », traduction de l'allemand par Hélène Fleury, Évelyne et Geneviève Lohr, 2015)

Interloqué ? Il y a de quoi... surtout après tout ce que nous avons déjà abordé plus haut avec l'expérience du *Sendero* et la légende des *Pishtacos*.

Abimaël Guzman se donnait pour l'incarnation d'un Cavalier de l'apocalypse ! Il aurait même changé une lettre de son prénom Abinaël pour qu'il devienne cet abyssal Abimaël engloutissant Dieu (« el » en hébreu). Abimaël prétendait aussi être « la quatrième épée du marxisme », après Marx, Lénine et Mao, ce que nous confirmerait « l'étrange confession de Marx dans son poème Le Ménestrel :

« Les vapeurs infernales me montent au cerveau

Et le remplissent jusqu'à ce que je devienne fou

Et que mon cœur soit complètement changé.

Regarde cette épée :

Le Prince des ténèbres me l'a vendue. »

Dans les rites d'initiation supérieure du culte satanique, le candidat reçoit une épée enchantée qui lui assurera le succès. » (Richard Wurmbrand, *Karl Marx et Satan*, Apostolat des éditions, 1976).

Bof... C'est un peu gros, estimerez-vous. Certes, parmi nos adolescents boutonneux beaucoup traversent une période gothique ou black metal, et vont courir à la Hellfest de Clisson pour être un temps possédés... par les décibels. Mais tous, plus tard, n'écriront pas *le Manifeste du Parti communiste* ! avec les suites que nous lui avons connues...

Me revient, tout à coup, en mémoire une anecdote : c'était en 1991, un an, donc, avant l'arrestation de Guzman ; nous reçûmes dans notre HLM du 9-3 la visite d'un adolescent indien du Pérou et du prêtre qui l'accompagnait. Le Père Gautier avait été dans les années 60 l'aumônier du groupe de scouts de mon père, et ils avaient gardé contact lorsque l'homme de foi était parti rejoindre dans l'Altiplano les paroisses perchées à lui confiées par Rome... Il revenait pour un bref séjour parisien avec dans ses bagages un jeune orphelin dont il était devenu, en quelque sorte, mais je ne me rappelle plus tous les détails, le père adoptif ou le tuteur. Le prêtre s'était imaginé qu'il serait bon pour Juanito de découvrir un peu le vaste monde et, l'occasion faisant le larron, les merveilles de la Ville de lumière. Et comme je parlais un peu espagnol, je venais d'être désigné comme guide attitré du candide Juanito. Je m'imaginai à l'annonce de sa venue prochaine accueillir une misérable victime de la folie sentiériste et voir un indien décharné avec un poncho plein de trous aux couleurs délavées. Quelle ne fut pas ma surprise ! Il m'apparut en survêtement flambant neuf Adidas sur le dos et en Nike rutilantes aux pieds ; et, et, et il était presque... obèse. Pour le coup, le Père Gautier n'avait pas laissé mourir de faim son petit protégé. Mais quelle déception. En plus, Juanito ne disait rien ou si peu, et je commençais à croire mon espagnol totalement défaillant, ou pas assez acclimaté aux Andes. Pourtant, mon ancien prof en venait... Malgré tout, nous partons en vadrouille : Juanito ne veut ni visiter la tour Eiffel, ni Notre-Dame, ni Le Louvre, mais faire du... *shopping* ! Et nous voici sur le Boul'Mich, et lui de foncer dans l'échoppe d'un disquaire, pour y dénicher LA perle : radieux, il exhibe sous mes yeux ébahis le double album des Guns N Roses : « ¡ Lotengo ! Dos por uno. » Dire qu'il avait fait tout le chemin depuis l'Altiplano dans l'unique espoir de rapporter dans les Andes les volumes I et II réunis de *Use Your Illusion* ! Les bras m'en tombèrent... Et quel était le premier titre du double album de hard rock ? *Right Next Door to Hell* ! Extrait :

« I'll take a nicotine, caffeine, sugar fix  
Jesus don't ya git tired of turnin' tricks  
But when your innocence dies  
You'll find the blues  
Seems all our heroes were born to lose  
Just walkin' through time  
You believe this heat  
Another empty house another dead end street  
Gonna rest my bones an sit for a spell  
This side of heaven this close to Hell »

Peut-être que Juanito était fan depuis leur premier album, *Appetite for Destruction* (1987), dont le titre phare est *Welcome to the Jungle*, qu'Axl Rose, le chanteur, annonce à chaque concert de la sorte : « *You know where the f\*\*k you are ? You're in the jungle baby ! You're gonna die !* » Puis viennent les paroles : « *I wanna watch you bleed !* » Un petit air de *Sendero*, en quelque sorte. Mais Juanito ne parlait pas un traître mot d'anglais.

Ne serais-je pas, à l'instar du personnage de Rashōmon, en train de surévaluer la menace en l'estimant d'origine surnaturelle ? Je vous en laisse juge...

Permettez-moi, toutefois, d'enfoncer le clou en vous présentant maintenant la pièce de théâtre du jeune Karl. Nous avons survolé le roman et deux poèmes, intéressons-nous au dramaturge.

Karl Marx, dans une lettre du 10 novembre 1837 adressée à son père, et dans laquelle il lui fait part de ses créations littéraires, outre le fumeux *Scorpion und Felix*, mentionne également la rédaction d'un drame fantastique : *Oulanem*. De la pièce en question ne nous est parvenu qu'un seul acte, soit que Marx n'en ait conservé que ce fragment, ayant détruit le reste, jugé compromettant ou tout simplement mauvais, soit qu'il ait commencé par écrire l'acte II puis laissé le tout en plan sans pouvoir jamais en raccorder le second morceau au reste ; à moins, encore, que la pièce ne soit en fait complète, ce qui ne s'avérerait pas si étonnant que cela sachant le décousu volontaire de la mise en chapitres de son roman. Mais le plus vraisemblable, c'est que Marx ait conservé le seul acte décisif, tel un talisman maudit, comme preuve irréfutable de son pacte avec les puissances infernales. Jugeons plutôt de cela par la lettre même du texte incriminé :

« Mais j'ai le pouvoir, avec mes bras,  
De vous écraser et de vous broyer  
Avec la force d'un ouragan,  
Tandis que pour nous deux l'abîme s'ouvre béant dans les ténèbres.  
Vous allez y sombrer jusqu'au fond,  
Je vous y suivrai en riant,

Vous susurrant à l'oreille :

« Descendez, venez avec moi, mon ami ! »

(Karl Marx, *Oulanem*, cité par Robert Payne, in *The Unknown Karl Marx*, New York University Press, 1971).

Voilà où mène le *Sendero luminoso*. Le Sentier est dit lumineux, mais d'une lumière curieuse, trompeuse, gnostique, celle de Lucifer, dont le nom signifie « Porteur de lumière », et qui, pour guide paradoxal, saura conduire à leur destination finale ceux qui arpentent ses sentes jusqu'en Enfer.

Mais la transposition du drame d'Oulanem au Sentier lumineux voulu par Abimaël peut n'être qu'une projection théologique ahurissante. En effet, il faut pour admettre le lien admettre l'existence du Démon. Permettez-moi – que de permissions ne m'avez vous pas accordées jusqu'alors –, Cher Georges Picard, de vous citer, pour le coup, notre ami commun, Benjamin Fondane. Sa démonstration vaut pour être irréfutable, puisqu'elle dénonce tous nos paradigmes, et que, s'il fallait rejeter un seul langage, autant les rejeter tous :

« L'existence de Tōkyō se prouve empiriquement, celle de l'identité –métaphysiquement – celle du point – mathématiquement –, mais aussi celle du Diable – théologiquement. Il est impossible de prouver le Diable empiriquement, cela est vrai ; mais aussi impossible que de prouver l'existence de Paris mathématiquement ou théologiquement. Chaque méthode pose un langage et par là un mystère ; toute chose débute par un mythe. Le péché originel n'est donc pas davantage un mythe que la matière, l'énergie ou l'atome » (B. Fondane, *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, 1942).

Mais il y a plus encore : un autre indice, qui trahit, tout de même, chez le jeune Karl une pratique particulière, dont les us et coutumes, tout du moins, ne lui sont pas inconnus, ce qui me suffit pour suspecter qu'il est concerné personnellement. Dans son cas, je n'hésite pas à prononcer avec René Guénon le terme de « Contre-initiation ». L'inversion des saints noms est la marque, la griffe allais-je écrire, du satanisme ; or (changé en plomb), Oulanem n'est pas autre chose que le renversement du nom d'Emmanuel, le Christ en personne, « Dieu parmi nous », ce que signifie le nom en hébreu (dans son bon sens).

Cette pratique du jeune Karl aura également contaminé la dialectique du Marx philosophe politique : « J'ai parlé plus haut de l'inversion des noms comme procédé de la magie noire. Or les inversions sont tellement ancrées dans la pensée de Marx qu'il en fait usage partout. Au livre de Proudhon Philosophie de la misère il répond par un autre qu'il intitule La misère de la philosophie. « Il nous faut employer, dit-il, au lieu de l'arme de la critique, la critique des armes », etc. » (R. Wurmbrand, *opus cité*). Cet état d'esprit d'inversion des valeurs est implicite dans la démarche philosophique de Marx et imprègne jusqu'à la tournure de sa pensée, modèle ainsi ses expressions et trahit l'archétype fatal de sa source. Le résultat est que LA chose va contaminer aussi (plus ou moins consciemment selon les cas, qu'il resterait à éclairer) la pratique politique tirée de ses écrits : « Les régimes communistes ont pratiqué le « mensonge déconcertant » [formule empruntée au titre du livre de l'agent du Komintern A. Ciliga : *Au pays du mensonge déconcertant*, 1938] qui renverse les critères du réel et de la raison, affirme que le « noir est blanc », que l'agresseur est l'agressé, que la dictature est démocratique, produisant des effets de déstabilisation et de sidération du sens commun qui a du mal à admettre qu'il soit possible de dénier la réalité à ce point » (Jean-Pierre Le Goff, sociologue, lui-même ancien maoïste, in *Le Figaro* du 16/04/2015).

Ce que je cherche à signaler ici, c'est que la pensée, sa pratique sont infestées. « Le communisme est une corruption intégrale de l'être », disait Jacques Ellul, qui fut un des plus solides historiens de la pensée marxiste, et le tout premier à en avoir assuré un exposé systématique de la philosophie à l'université, à telle enseigne que de jeunes militants marxistes venaient s'en instruire en suivant ses cours. « Le communisme est une corruption intégrale de l'être ». Jacques Ellul parvenait à ce constat sans avoir eu connaissance des poèmes sataniques de Marx, il le déduisait des arcanes de sa pensée, qui sent « généreusement » le souffre du gouffre dont elle fut tirée.

Mais arrêtons-nous là : cela devient fastidieux et pénible.

Je souhaiterais juste, pour conclure, revenir à notre point de départ, à savoir votre livre sur Thoreau et le rapport que nous devrions entretenir avec la nature. Il y a dans votre roman une scène magnifique, hiérophanique, où, après un déluge, votre héros tombe à genoux devant un ciel devenu soudain d'un vert surnaturel. Comme nous aimerions respirer cet air purifié, vraiment. Mais nous avons été arrachés à la terre, citoyens que nous sommes, et de plus en plus nombreux à le devenir. Il est très étrange que l'exode rural ait été accéléré systématiquement par les mouvements marxistes, comme s'il y avait là une volonté délibérée d'engloutir le monde paysan :

« Et voilà le Sentier lumineux détruisant ponts, centrales électriques, toute forme technique d'agriculture, tout symptôme de modernisation : et les tracteurs de sauter, et les barrages de céder ; voilà les animaux sacrifiés, les fermes expérimentales incendiées, les coopérants étrangers tués. Les victimes furent à 99 % d'humbles paysans, sacrifiés par familles entières au cours de cérémonies à caractère pédagogique : ainsi, les tribunaux populaires décrétaient dans les villages des exécutions publiques, non à l'arme à feu, mais à la pierre ou à la hache. On tua même des dizaines ou des centaines de vigognes d'une réserve dans la région andine de Pampa Galeras. Il s'agissait, pour la folie du Sentier lumineux, de détruire pratiquement toute agriculture » (Mario Vargas Llosa, article *Apu*, in *Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine*, 2005).

Constatons, avec indignation et colères, que les principales victimes du communisme historique auront majoritairement été les paysans, qu'ils soient péruviens, cambodgiens, chinois ou ukrainiens : à coup de « Grand Bond en avant » ou de « collectivisation des moyens de production agricole », ils font figure, à chaque expérience « concrète » de la praxis, de cible réelle des rêves des dirigeants marxistes. À tel point que lorsqu'« on demanda un jour à l'historien britannique Eric Hobsbawm quel était, selon lui, l'événement majeur du XXe siècle, il répondit sobrement : « La disparition de la paysannerie » Le Grand Bond en avant et sa famine terrifiante furent un épisode majeur de cette guerre impitoyable livrée à la civilisation paysanne au cours du siècle précédent » (Luc Richard, « Les fantômes de la famine », in *La Nef*, n° 243, décembre 2012). Et ne croyons pas que la chose ait cessé : « Notre travail est de rendre les gens heureux. C'est pourquoi nous faisons l'impossible pour qu'ils oublient leur identité de paysans », déclare An Tao, secrétaire général du PCC de Xinbei et Danbei, à Patrick Saint-Paul, envoyé spécial à Ordos, ce laboratoire délirant de l'urbanisation chinoise (in *Le Figaro* du 03/06/2016).

Et dire que dans *le Petit Livre rouge* il était écrit cette phrase apparemment stupide : « Les campagnes doivent encercler les villes ». Un demi-siècle plus tard, en Chine, les villes ont dévoré les champs !

Cher Georges Picard, le constat est non seulement amer, mais effroyable. Vous conviendrez que je n'ai pu vous répondre brièvement, vu l'ampleur des dégâts, et l'origine trouble du mal en cause.

Étant en l'état impuissant à redresser tous ces torts, j'en appelle, au final, puisque je suis croyant, à la Justice divine, comme le fit un jour le Pape Jean-Paul II :

« Arturo Mari [alors photographe officiel du Pape] se souvient d'Ayacucho au Pérou, quand Jean-Paul II traverse une forêt peuplée de guérilleros du Sentier lumineux. Le pape fait arrêter la voiture, se saisit d'un mégaphone et crie à qui veut l'entendre : « Messieurs, je suis là. Je viens en homme de paix. Je parle au nom d'innocents, pères, mères, enfants que vous avez tués. Vous êtes des assassins. Rappelez-vous qu'un jour vous aurez des comptes à rendre à Dieu » (in *Le Monde* du 30/05/2008).

Que notre conscience, éclairée par la vraie lumière, celle du Christ, nous accorde les clefs du repentir.

Avec mon amitié renouvelée dans l'orbe de Benjamin Fondane.

Damien Saurel

© Hypallage Editions – 2016



## Herpes et raffalés, synonymes ?

### Lettre à Noël Herpe

Cher Noël,

Le journal littéraire est un genre en soi. J'en suis convaincu ; et, à vous lire, j'en confirme la valeur. Ce genre vous sied à merveille. Son expression est à la mesure de la nécessité, de l'exigence qui vous habitent de dire ainsi ses choses sans recourir à la fiction. Grand amateur des journaux de Julien Green, je salue avec la même reconnaissance littéraire le vôtre. La thématique principale également en semble proche :

« On a écouté aussi, sur *YouTube*, la voix de Cécile Sorel dans sa grande scène de Sapho : celle de la femme vieillissante, abandonnée par un jeune homme et qui brame sa douleur. À entendre ce chant insensé, venu du fond des âges, les rires qu'a coutume en nous de provoquer cette actrice se sont tus. Il y avait comme un frisson qui nous disait notre histoire, et peut-être (ai-je dit à Édouard) celle de tous les homosexuels, au fond » (Noël Herpe, *Objet rejeté par la mer*, collection L'arbalète/Gallimard, 2016).

Ce que vous dites est fort. Mais je récuse ce mot d'*homosexuels* que vous vous imposez, à vous et à Édouard. Ne devons-nous vous fréquenter, vous lire qu'à cause de cela ? Et doit-on réduire l'instantané, la saisie du réel, au cliché ? Il y a plus que cela dans votre journal.

Le mot « homosexuel », du reste, est déplaisant, mal fagoté, d'un manque d'homogénéité qui laisse à désirer. Son montage étymologique, récent, est bancal : l'alliance contre nature d'une racine grecque et d'une occurrence latine est ambiguë, et, loin d'associer des pareils, selon le sens voulu du mot, dissocie, paradoxalement. Je lui préfère « homophile », qui présente le double avantage d'une parfaite origine grecque et qui évacue la question, gênante, de la sexualité, laissant plutôt place à l'évocation de la ressemblance et du sentiment qu'elle inspire.

Votre livre est plein de sentiments tandis que la sexualité en est absente. « Je suis resté un petit moment à regarder le manège de deux pigeons qui se couraient après, amusé par les simagrées de la femelle, fasciné par ce spectacle de la vie dont pourtant j'élude l'origine sexuelle », observez-vous. Alors, pourquoi parler d'homosexualité ? Elle n'est, dans votre journal, pas évidente sexuellement. Je vous préfère ainsi plutôt homophile.

La question de la sexualité relève d'un domaine de l'activité humaine si mal éclairé que je ne suis pas assez téméraire, bien que volontiers hardi à aborder par ailleurs des sujets difficiles, pour faire l'inventaire des *kamasutras* domestiques de mes contemporains. À ce propos, Stéphane Zagdanski ne manquait pas de noter en marge de sa *Communication d'intérêt public* que son texte « fut improvisé au cours de l'hiver 1987, déconcertante époque où s'emballa l'hystérie sociale sur le thème du sida. Chaque personnage public semblait alors manifester un vif intérêt aux destinées libidinales de chaque citoyen privé ; j'éprouvai cette agréable sensation – elle m'a souvent envahi depuis – d'être à peu près le seul à saisir l'effarante indécence de la situation » (S. Zagdanski,

« Communication d'intérêt public », in *les Joies de mon corps*, éd. Pauvert, 2003). Je partage sa pudique jubilation, et n'en dirai pas plus.

La sexualité est un sujet trop risqué : d'elle dépend notre vie, notre survie... et notre mort. Car qui naît meurt... un jour. Comment voulez-vous assumer dans un discours toute la profondeur d'un tel abysse Himalaya ! Impossible. À d'autres le soin de s'y risquer avec des mots. Dans les faits, en tant que père, j'ai déjà pris tous les risques liés à la nature humaine...

Disons-le très nettement, l'érotisme n'est pas la sexualité. Je suis persuadé que ce que vous nommez « rituels érotiques » ne relève pas de la sexualité. Donc, à commenter votre journal, je me détache dès à présent de cette question de la destination sexuelle. Il n'y a pas de destination sexuelle dans votre propos. Votre prose est d'une pureté narrative éblouissante. Elle est raffinée et sobre, d'une sobriété qui rehausse son raffinement. Le corps, sous le couvert des mots, chez vous, s'il n'est pas nié est essentiellement sublimé : « Je lui parle du garçon que j'ai vu, tout à l'heure, de cette apparition qui m'a laissé dévasté. Je lui parle aussi de mes phantasmes, de cette scène vide que je ne puis partager avec personne. » Jamais une seule lourdeur dans l'expression qui, bien que ciselée dans une syntaxe précise, au bout des choses à dire devient elliptique. Et ces choses laissées en suspens embaument vos mots, au double sens du *verbe*... Vous êtes, assurément, au-delà de toute affectation, un poète exquis. Réécoutez cette poésie qui est la vôtre : « J'aime ce moment de flottement qu'accompagnent, tandis que j'écris, les feuilles d'un arbre secouées par le vent. » Vous rêvez souvent à voix haute, nous laissant entrevoir un espace que vous habitez finalement seul. Vous vous filmez vivre ailleurs : « À la sortie du métro, hier soir, j'avance dans une rue de Pantin qui me fait l'effet, à chaque fois, d'un décor de film des années trente. À cause d'une maison vieillotte, aux fenêtres condamnées, qui se dresse encore toute seule au fond d'une place où l'on a construit des bâtiments modernes. À cause des murs rasés qu'on aperçoit en passant, et où se révèle l'architecture effacée d'un immeuble. À cause du silence, surtout, où est plongé ce coin de banlieue, et où résonnent dans le vide de vaines ébauches de dialogue. Ici, *Le jour se lève* ; là, *Sous les toits de Paris*, avec ce café violemment éclairé où l'on aurait envie de s'évanouir, de devenir n'importe qui. Un voile se soulève sur une vie antérieure ou un arrière-monde, pour moi inséparable de l'amour des images de cinéma. » J'ai vécu un quart de siècle à Pantin, et je confirme votre ressenti parmi ces survivances de décors usurpés au passé. Vous en assumez en quelque sorte la lecture des ruines ; vous êtes aussi le dépositaire des cendres des gloires passées du théâtre et du cinéma... *Autant en emporte le vent* !

Les morts... Les morts vous hantent. Il faut dire qu'ils ne peuvent plus, pour beaucoup d'entre eux, compter sur un autre que vous pour les évoquer, car qui connaît encore le répertoire de tel ou tel second rôle déjà dans l'ombre de plus grands qu'eux de leur vivant, « grands » eux-mêmes à peine convoqués à l'image aujourd'hui ? Cependant, il vous arrive parfois de croiser un autre fol antiquaire veillant sur le reliquaire poussiéreux d'une carrière autrement à jamais évanouie ; d'échanger avec lui quelques condoléances surannées ; et puis, et puis... Plus je vous lis et plus m'intrigue cette quête qui tient du passé son aboutissement. Comment interpréter cette errance élégiaque, cette dévotion feutrée d'acteurs et d'actrices de jadis à la pompe... funèbre ? C'est à croire que, mystique iconodule, vous vivez dans la Communion des saints du septième art fané et des planches desserties.

Il y a là un mystère... pour lequel je vous souhaite une conquête la plus tardive possible...

En attendant de voir où se déploie l'au-delà des artistes, reprenons pied sur terre, en cette vie

présente, car j'ai avec vous un projet : quand allez-vous mettre en scène ma tragédie *les Raffalés*, ou bien la tourner sous la forme d'un film extravagant de votre goût ?

Vous concluez avec Jean Marais là où je démarre avec lui ! N'y a-t-il pas moyen de corriger en un signal audible toutes ces interférences. Je m'explique. Commençons par votre Jean Marais, plutôt lugubre :

« *Les miracles n'ont lieu qu'une fois*. Un film découvert sur YouTube, à la fin d'un samedi soir sans histoire passé avec Salah. Il s'affale sur le lit, tout près de moi, et se fout complètement de ce que raconte cette vieille chose en noir et blanc, avec un acteur (Jean Marais) dont il n'a jamais entendu parler. Je renonce à lui expliquer de quoi il s'agit, d'ailleurs il est toujours fourré dans ses textos. Il décampe enfin au bout d'une heure, en m'avouant que non, il n'arrive pas à s'intéresser à ça. Comment le pourrait-il ? Moi-même, je suis consterné par ce mélodrame pompeux, qui met en scène deux amants séparés par la guerre (un Français et une Italienne), et qui échouent, dix ans après, à revivre leur passion de naguère. Trop âgé dans la première partie pour jouer les éphèbes, Jean Marais promène dans la seconde époque un air exagérément catastrophé. Néoréalisme de pacotille, dialogues sur-signifiants : tout cela me fait presque donner raison à Truffaut. Toute cette poésie des destins brisés et du passé à jamais enfui, qui me bouleversait tant à quinze ans, me laisse ce soir de marbre. Mais alors, qu'est-ce donc que je continue à chercher dans ces ruines ? »

Quand voici le mien de Jean Marais, théâtral et cocasse, face auquel il faudrait être décidément mauvais public pour en exiger moins d'incertitudes : « C'était par une nuit de novembre de l'année 1998. Je m'endormais auprès de ma jeune épouse. Les portes de corne ou d'ivoire du rêve s'entrouvraient sur une salle de théâtre... Encadrée par deux rideaux rouges, la scène encore vide attira mon regard... Un moment distrait, lorsque j'y replongeai les yeux, un acteur y avait fait son apparition : il se traînait sur les planches, un bras levé, implorant mon aide ? Je reconnus aussitôt en costume historique, celui qu'il revêtait dans *Le Capitain*, Jean Marais. L'acteur se tortillait en me suppliant, pathétique et indécent à mon goût, car je croyais qu'il surjouait, et je l'envoyai promener, lui assénant une affreuse formule onirique homophobe ! La salle s'éteignit et l'apparition prit fin d'un coup : je me réveillai, perturbé. Le lendemain matin, lors du petit déjeuner, je ne manquai pas de raconter à mon épouse le curieux rêve. Dans la foulée du récit, je portai ma tasse à mes lèvres et allumai la radio : « ... nous apprenons ce matin le décès de l'acteur Jean Marais, mort dans la nuit d'une crise cardiaque... » Interloqués, mon épouse et moi-même échangeâmes un sourire crispé. « Heureux encore, lui fis-je, que je t'aie raconté mon histoire à dormir debout avant l'annonce radiophonique. Autrement, comment me croire ? Et même avec cela, me voilà bien... »

J'avais raté Jean Marais au seuil du grand passage. Quel Caron de m\*\*\* j'ai été pour lui. Dans la Communion des saints du théâtre, je n'ai pas assuré le bon rôle. Et c'est pourquoi je lui ai dédié la tragédie *les Raffalés*, répondant, enfin, présent à un appel lancé quinze ans plus tôt. Vous êtes également, Cher Noël Herpe, dédicataire de la pièce. En repousserez-vous la lettre de même que je fis des prières que me réclamait Jean Marais ?

J'ai tout de suite flashé sur votre nom : Noël Herpe. Noël est joyeux, tendre aux souvenirs d'enfance, et d'une divine origine chétive rassurante. Quant à Herpe, c'est tranchant, d'une hauteur inquiétante et fatale ! Quel magnifique assemblage de contraires ! En surface, l'alliage est très peu homogène, supposera-t-on, mais il fait corps, bel et bien, malgré tout. Je m'attachais donc à votre nom d'acteur et de metteur en scène, et vous envoyais ma pièce.

J'attire ici votre attention sur un point capital que je viens juste de découvrir. « Herpe », comme vous en donnez en exergue de votre journal la définition est une « matière, [faite d'] objets rejetés par la mer. » J'image combien cette découverte a dû vous laisser songeur. J'y ajouterai, si vous le voulez bien, une seconde définition de la herpe : « Pièce de construction en bois soutenant l'éperon ou la guibre d'un navire. *Sur quelques navires latins, les Herpes des deux bords servent à former une plateforme triangulaire qu'on utilise pour la manœuvre des voiles de l'avant. Les Herpes sont, d'ailleurs, très-façonnées, et elles contribuent, beaucoup, à l'élégance de cette partie du navire* (Bonn.-Paris, 1859). » Rejets marins et charpentes navales vont donc de paire. Les herpes et les pontons sont donc synonymes. D'ailleurs, les prisonniers eux-mêmes de ses prisons pontons (huis-clos de ma proposition théâtrale), les dénommés *raffalés*, ne sont-ils pas, en quelque sorte, ces marins échoués sur des épaves carcérales, comme des herpes, rejetés par la mer et entassés là pêle-mêle ? Enfin, dernière occurrence concordante, cette double herpe est aussi faite de planches (celles des plates-formes du ponton et celles de la scène du théâtre, sur le double plancher desquelles se joue la mise en abîme de la pièce).

Que vous faut-il de plus pour prendre à bras le corps toute cette herpe ! Emparez-vous de ma pièce et donnez-lui l'incarnation qu'elle réclame ! Je ne suis qu'auteur, dramaturge en alexandrins, mais en rien un metteur en scène ou un directeur d'acteurs. À vous de jouer, Noël.

La part de féminin en moi vous salue amicalement,

Damien Saurel

#### Définitions :

HERPE, Subst. Fém.

I. – ANC. DR. MAR. Au plur. Herpes marines. Matière, objets rejetés par la mer sur le rivage. *L'ambre gris, l'ambre jaune sont des herpes marines (Ac.)*.

II. – MAR. ANC. Pièce de construction en bois soutenant l'éperon ou la guibre d'un navire. *Sur quelques navires latins, les Herpes des deux bords servent à former une plateforme triangulaire qu'on utilise pour la manœuvre des voiles de l'avant. Les Herpes sont, d'ailleurs, très façonnées, et elles contribuent, beaucoup, à l'élégance de cette partie du navire* (Bonn. Paris, 1859).

Prononc. et Orth. : [εrp]. Att. ds Ac. 1798-1835 au pluriel. Étymol. et Hist. 1. 1647 herpes marines (E. Cleirac, *Us et coutumes de la mer*, p.122) ; 2. 1691 harpe mar. (*Construction des vaisseaux du Roy* in Jal, s.v. *Harp* ; 1694 *herpe* (Corneille). Var. de *harpe*.

RAFALÉ, RAFFALÉ, Adj.

A. – MAR. [En parlant d'un bateau] Poussé par un vent violent et jeté à la côte. *Navire rafalé par le mauvais temps* (Gruss, 1978).

B. – Au fig., vx, pop. [En parlant d'une pers.] Qui a subi des revers de fortune ; *pauvre, démun, misérable. Il a eu des jours où il est resté couché, trompant la faim avec une cigarette. Il a eu un camarade de chambre plus raffalé que lui, restant deux jours au lit sans manger, et l'affreux est qu'il l'entendait rêver qu'il mangeait* (Goncourt, *Journal*, 1859, p. 575). *Un homme vêtu de brun*

*cannelle, tout rafalé sous sa casquette* (Arnoux, *Écoute*, 1923, p. 58).

◆ [P. méton.] *Il y en avait aussi de lugubres [des hommes], la mine rafalée, serrant dans leur poing crispé les trois ou quatre journées sur quinze qu'ils avaient faites* (Zola, *Assommoir*, 1877, p. 761).

– Empl. subst. masc. Homme ruiné et déchu. *J'étais un père pour elle, un père noble qui la laissait battre de l'œil devant les jeunes gens riches, mais devant des pauvres, devant des raffalés comme ça, pouah ! Zut ! Raca !* (Huysmans, *Marthe*, 1876, p. 19).

© Hypallage Editions – 2016



## Apocalypse Now ?

### Lettre à Claire Vajou

Chère Claire,

Il est heureux que l'on se penche aussi sur le travail des traducteurs. Vous êtes traductrice du russe, langue riche, émotionnelle, à la syntaxe plus souple que la nôtre. La traduction est une véritable réécriture, qui fait retour sur le miracle de Babel, replongeant aux sources communes à toutes les langues en leur noyau primordial, dont l'efficace pouvoir d'évocation primitif menaçait la puissance même de Dieu... Et voici que sous le coup de la colère divine le bloc original s'est délité en autant d'idiomes et dialectes... Parmi cette avalanche de langues, l'hébreu vibre d'une force kabbalistique et thaumaturgique inouïe, ces *vav* réversibles ou versatiles (comme les appelle Stéphane Zagdanski) pouvant renverser le cours de l'Histoire humaine ; le grec et le latin portent là encore, bien que langues mortes, une lettre pleine d'un passé brûlant ; le français, cher à Rivarol et à toute la francophonie, possède un devoir de rigueur dont la pensée ne saurait se passer sans préjudice grave ; le russe, fougueux, souple et robuste dans toutes les situations, nous apporte le feu d'esprits vertigineux et insoumis, dont Soljenitsyne, Dostoïevski, Chestov et Soloviev sont les hérauts incommensurables...

Vladimir Soloviev, justement, est l'écrivain russe, intraitable et charitable, lucide contemporain de son temps et prophète extraordinaire pour notre millénaire, digne d'un Saint Jean-Baptiste et d'un Élie de retour, pont magnifique entre les deux Testaments enfin rassemblés, que vous nous offrez à lire, Chère Claire Vajou, grâce à votre magistrale traduction de ses *Lettres du Dimanche*, publiées chez Pierre-Guillaume de Roux.

Merci, donc, Claire Vajou, de nous offrir cette entrée dans la pensée d'un des plus grands philosophes russes qui, avec un don littéraire indéniable dans l'expression des idées les plus hautes, est non seulement accessible, mais vertigineux par sa simplicité même à dire les choses les plus élevées. Soloviev est un esprit des plus hautes sphères qui ne dédaigne pas d'être apprivoisé par le commun des mortels, à la différence d'un Heidegger, par exemple, hermétique et secret, parant de mystère sa pensée captivante, réclamant de nous une adhésion de foi plus que de raison (la formule est de vous). Léon Chestov, s'il combattait l'usage abusif de la Raison, ne témoignait pas moins pour son lectorat de ses idées avec un usage parfaitement simple et raisonné de la pensée, sans délires sémantiques ou dialectiques. Il combattait la Raison avec raison, en un sens, sachant qu'elle demeurait l'unique outil exploitable pour une diffusion abordable de la confrontation de sa pensée avec celle de ses illustres prédécesseurs en philosophie. Quant à Soloviev, je crois qu'il tient en équilibre des enjeux fantastiques : seule la probité de sa langue était apte à nous traduire avec franchise et détermination les plus extrêmes périls qu'elle soulève et désigne pour tels. Car, reconnaissons-le immédiatement, Vladimir Soloviev est un écrivain pour temps de crise, un penseur de l'apocalypse en cours ou à venir, le délai, justifié ou non ici, ne pouvant être cependant indéfiniment écarté de son point Oméga ; et même est-il nécessaire qu'il connaisse un terme puisqu'il doit ouvrir sur les temps messianiques révélés par Ap. 20,1-6.

Monsieur Bernard Marchadier, préfacier de votre livre, ou plutôt de celui de Soloviev dont vous êtes la traductrice, commet, me semble-t-il, une erreur de présentation : il invite le lecteur à

s'adresser directement aux Trois Entretiens, soit le dernier ouvrage rédigé en 1900 par Soloviev, l'année de sa mort. Il est regrettable qu'il court-circuite ici de façon peu judicieuse votre travail et expédie des lecteurs non avertis au cœur de la fournaise que masque le dernier opus de Vladimir Soloviev, chose dont je ne dirais rien de plus, sinon qu'elle réclame une préparation spirituelle préalable à sa lecture.

Donc, les *Lettres du Dimanche* sont non seulement recommandées pour appréhender au mieux notre philosophe russe, mais cela surtout parce qu'elles sont abordables de la plus aimable façon qui soit, c'est-à-dire d'une tournure enrichissante, juste et maîtrisée. C'est un joyau de concision, d'élévation et d'enseignements ouvrant sur une libre réflexion prolongée chez le lecteur. Le meilleur de Soloviev est mis ici à portée de votre main, et de votre main à votre œil à la portée de votre esprit charmé d'être si bien instruit.

Parues à l'origine dans un journal russe en 1897, ces *Lettres du Dimanche* ne demandent qu'à être lues, dans l'ordre que votre capricieuse lecture choisira, assez courtes pour ne pas vous lasser et denses en vérités pour vous nourrir exceptionnellement. Venez y piocher la manne espérée et réelle qui s'y trouve comme les Hébreux au désert. Car Soloviev est un auteur inspiré qui nourrit, mais sans rassasier, vous invitant dès lors, forces reprises à son contact, à vous remettre en route revigorés mais non point rassasiés disais-je, ce qui impliquerait une sieste fâcheuse, le Maître pouvant à tout moment nous surprendre par Son retour inopiné. Soyons comme ces vierges vigilantes armées d'une lampe allumée, avec Soloviev pour veiller sur la table de chevet... Rien de moins.

Jugez du peu : Soloviev s'adresse à notre temps depuis la Russie des Tsars avec une acuité de vues qui vous sidérera ; lisez ce qu'il écrit sur l'Islam, sur la contrainte en matière de religion, sur l'usage raisonné de la force, sur les enjeux de la guerre, sur le bourreau et le soldat, sur l'orgueil et le devoir, sur la foi et sa pratique, sur le lien entre le Ciel et la terre, ne séparant pas l'une de l'Autre, ni inversement.

En ces temps troublés, je m'étais juré de ne pas aborder la question *clivante* de l'Islam : laissez-moi pour joker vous renvoyer, serein, aux jugements généreux et superbes de Vladimir Soloviev sur cette question. À celui qui veut combattre est rappelé qu'il doit avant tout combattre ses mauvais instincts, puis, s'il devait entrer dans la lutte physiquement, veiller à ne pas s'enorgueillir de son rôle, à tout le moins insignifiant au regard du vrai combat spirituel à mener. Car ce ne sont pas contre des êtres de chair et de sang que nous avons à faire face. Or, nous confondons le plus souvent l'écume avec la vague ! La disproportion est trop souvent, malheureusement, notre réplique à la démesure d'événements qui nous dépassent, auxquels nous ne réagissons qu'à l'écumante visibilité, la vague de fond à peine portée à notre attention. Qui parmi nous s'oppose au déferlement de la vague ? Qui, plutôt, préfère en rester au traitement de l'écume ? Attention, la vague s'est retirée et vous a laissé, ô illusion de sa faiblesse, l'écume mousseuse à balayer : mais la vague reviendra ! Interrogez-vous encore sur qui vend armes et drogues, kalachnikovs et captagon ? Vous serez plongés au cœur démoniaque de la vague, n'en menant pas large...

Bon, vous le savez désormais, vous avez les *Lettres du Dimanche* de Soloviev pour faire face. Voyez ci cela peut fendre en deux la Mer rouge quand elle eût englouti tout entier Pharaon et sa charrerie !

Puis-je, maintenant, Claire, parler un peu de vous ? Oserai-je avancer que vous êtes aussi digne d'intérêt que celui que vous traduisez ? Mais j'avance avec une crainte religieuse là où un périmètre sacré semble tracé autour de vous. Je renvoie le lecteur, potentiellement curieux de cet effet d'annonce sibylline, à votre récit : [Iô](#), paru chez Odile Jacob. C'est...

Je fais souvent beaucoup de tapage, mais en fait je suis très pudique...

Bon, pour détendre un peu l'atmosphère en ces temps d'attentats... à la pudeur ? je vais faire mention d'anecdotes me concernant, qui, par ricochets, vous rejoindront, je l'espère, amusée.

Je commence par ma découverte de Vladimir Soloviev : j'ai, malheureusement pour ma vocation religieuse, commencé par le livre fatidique de Soloviev que je déconseille d'aborder abruptement. Vous en connaissez le récit caché après les fameux trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion. J'en dénichais l'édition française de 1916 parmi les rayonnages de la bibliothèque du couvent de dominicains de Strasbourg, chez lesquels j'étais alors novice. Lorsque nous empruntions un livre, il fallait glisser un fantôme en lieu et place de l'ouvrage détaché de sa rangée. Il fallait encore en pointer la référence sur un cahier des emprunts. Je n'imaginai pas que le Maître des novices pût s'y informer à notre insu de nos lectures, ce qui me valut incontestablement d'être remercié au bout de dix mois. Il faut dire que j'avais poussé loin la mesure en empruntant *le Marteau des sorcières* de Sprenger et Institoris, la *Practica* de Bernard Guy, *le Pêché de l'Ange* de Mgr Journet et Jacques Maritain, *le Diable* de Papini, le numéro spécial de 666 pages des Études carmélitaines sur *Satan*, ainsi que le Soloviev. J'étais ce drôle de paroissien qui ne méritait qu'un vigoureux exorcisme, et l'on me pria d'aller me faire voir chez les salésiens ou les jésuites... Je dois aussi confesser qu'à côté de mes lectures effroyables je cumulais, en tant que frère linge, l'odieuse faute répétée – *perseverare diabolicum est* – de faire rétrécir ou de faire déteindre le linge des frères ! Exit, donc. En bref, je l'eus un temps mauvaise, très mauvaise, jusqu'à ce que j'en vins, plus jésuite que dominicain pour le coup, à me dire : « Dieu m'a dit d'entrer dans les Ordres, ce en quoi je lui ai obéi, mais Il ne m'a pas dit d'y rester... » Du reste, j'ai pour moi la parole inespérée d'une sœur dominicaine dont nous visitions le couvent et qui, me tombant dessus et sans plus de présentations, me connaissant ni d'Ève ni d'Adam, m'asséna : « Ah, Frère Damien ! vous avez un charisme très... spécial : vous ne serez jamais installé, et puis vous n'allez pas rester chez nous très longtemps... » J'en restais muet d'indignation et de jubilation mêlées !

Viré donc, ou plutôt prié de faire ailleurs ma vie, je retrouvais Paris, où je croisais rue Férou un ancien camarade de Régiment, [François Bousquet](#), entre temps devenu gérant de la Librairie l'Âge d'Homme, spécialisée en littérature slave et romande. Je bondissais sur l'occasion pour lui demander s'il n'avait pas au catalogue Soloviev ? Si ! Sa *Sophia* et ses écrits parisiens. Ouah, une aubaine ! épuisée depuis leur parution en 1978, je crois... Pour atténuer ma déconvenue, François me suggéra de me rabattre sur Strémooukhoff, qui a écrit une magnifique biographie de Soloviev.

Or nous y voilà : les heureux ricochets dont je vous parlais plus haut arrivent jusqu'à vous. Nous sommes en 2016 et je reçois un courriel d'un acheteur sur Amazon, dont le message, accompagnant la commande du *Strémooukhoff* que j'ai mis en vente depuis un mois avec d'autres livres pour faire de la place dans ma bibliothèque, stipule que l'ouvrage doit parvenir rapidement à sa destinataire afin qu'elle puisse avec en assurer à temps une formation... de commerciaux ! Là, je me dis que la pauvre acheteuse s'est trompée de titre, ou alors que le grand capitalisme a muté encore plus dangereusement que prévu s'il s'arroe en plus Soloviev pour conquérir le Monde ! Mais vous me rassurez, car c'est vous, Claire, l'acheteuse, et qu'il s'agit des commerciaux du diffuseur devant

assurer la promotion de votre future traduction d'un ouvrage inédit en français de Soloviev. J'entrevois aussitôt plus sereinement les choses et vous fais parvenir à temps l'ouvrage requis.

C'est ainsi que nous fîmes connaissance via Soloviev et Amazon. Tiens, depuis, Amazon m'a retiré ma licence de vendeur occasionnel de livres d'occasion. Ont-ils estimé, comme le Maître des novices jadis, que mes lectures n'étaient pas assez inoffensives pour être partagées ?

Peu importe, car désormais, sur le laps de temps accordé par la Providence, nous nous sommes rencontrés. Bon, je n'insiste pas sur le caractère miraculeux de cette rencontre « fortuite », vous ayant entendu déclarer à la radio que lorsque tout faisait sens la folie n'était pas loin. Je n'opposerai pas non plus Chestov à Soloviev, car je crois comprendre ce qui chez Chestov peut, *in fine*, vous rebuter quand il s'attaque à la Raison : vous avez en effet identifié un terrible danger à instruire un procès de la raison. Vous dites que le catholicisme définit chez l'homme une volonté blessée par le péché originel, là où l'orthodoxie semble tenir que c'est la raison qui est brisée chez lui, ce que vous signalez comme la porte ouverte à tous les enfermements, si je puis m'exprimer ainsi. Que si la raison n'enseigne plus rien à l'esprit, l'esprit est perdu, sans retour possible en arrière sur ce qu'il vit et pourrait vivre autrement, sans distance salvatrice face au fanatisme des définitions axiomatiques, sans garde-fous contre une pensée captive proprement délirante.

En fait, vous êtes incroyablement française par la tournure d'esprit, Dieu en soit loué !

Que puis-je ajouter, si ce n'est de vous remercier, pour vous, pour votre belle traduction et pour le clin d'œil céleste offert à nos pauvres stratégies. Ce n'est pas aux échecs un coup d'avance que possède Dieu mais autant de parties que compte d'étoiles le Cosmos, pour peu que l'on ne puisse jamais parvenir à les énumérer... Sans quoi, dirait Chestov, Il peut tout aussi bien changer les règles du jeu... pour ne pas être tenu en échec ! Mais, bon, Chestov, vous n'aimez pas...

Saluons alors, d'un heureux accord concordant, le merveilleux humaniste chrétien que sera toujours Vladimir Soloviev pour les générations futures des siècles à venir, à moins que le Retour du Christ ne nous surprenne très bientôt ! À l'approche de cette échéance, faisons confiance à Soloviev pour nous aider à démasquer l'usurpateur du Christ, ce surhomme nietzschéen, que la Tradition désigne comme l'Antéchrist. Comptons toutefois sur Élie et Soloviev pour nous aider à tenir le coup jusqu'au jour libérateur de la Parousie !

Avec toute mon admiration pour votre travail d'orfèvre polyglotte opposée au nivelage de l'espéranto,

Damien Saurel

## Le collage comme hypallage picturale

### Lettre à Carole Aurouet

Chère Carole Aurouet,

Nous avons reçu en SP votre biographie de *Jacques Prévert, une vie*, rééditée cette année chez [les Nouvelles éditions JMP](#). Claire Vitrine me demande si je compte en faire une recension. L'interrogation vaut la peine d'être interrogée : Prévert... Jacques Prévert ? Nous fêterons le 11 avril prochain le 40e anniversaire de sa disparition. Son nom tourne dans mon esprit... et je trouve une, deux, trois occurrences entre l'auteur de *Paroles* et mon expérience de ses paroles et de ses collages. Puis, à partir des collages de *Fatras*, c'est une avalanche de collages mentaux, et c'est le décollage de la rédaction de cette lettre ouverte...

Mais avant de vous faire part de toutes mes trouvailles, retrouvailles, autour de la figure de Prévert, je tenais, tout de suite, à vous féliciter pour cette biographie précise, exhaustive et synthétique. J'y ai appris beaucoup de choses, entre autres le fait, non négligeable, de sa contribution au 7e art : Jacques Prévert fut le dialoguiste et co-scénariste inspiré des grands films de Jean Carné, des *Visiteurs du soir* aux *Enfants du Paradis*. Votre livre est, au demeurant, très bien construit, équilibrant les sujets, les événements et les rencontres. Vous nous guidez sans nous perdre à travers sa poésie parlée, filmée, écrite, chantée, imagée... tandis que des thèmes récurrents viennent nous rappeler les obsessions du poète de la liberté inconditionnelle : l'antimilitarisme, l'usage du blasphème, le spectre du suicide, la cause ouvrière, le rejet de toute autorité ainsi que le refus, logique par conséquent, de tout embrigadement.

Je ne rapporterai pas les anecdotes révélatrices de la personnalité courageuse de l'homme, car le lecteur sait où les trouver désormais sous votre plume habile et experte. Votre livre donne accès à toutes les cartes, et Dieu sait s'il y en a de différentes couleurs et avec moult figures iconoclastes chez Prévert, mais cela, en nous en conservant en main l'essentiel du \_Je prêt à l'emploi... Encore bravo ! car il n'était pas aisé de faire l'inventaire de Prévert.

Une belle découverte ou redécouverte. Judicieusement, vous dénoncez le côté futile dans lequel on a longtemps enfermé Prévert, le cataloguant – jugement pour le moins hâtif et réducteur –, comme auteur de poèmes enfantins. Rien de plus trompeur, ce dont je peux témoigner, ce dont je vais maintenant témoigner, en vous donnant expressément à lire mon expérience de la poésie de Prévert de *Paroles* à *Fatras*. Certes, je risque d'être un peu long dans l'évocation, mais il ne fallait pas me provoquer, Chère Carole Aurouet, avec une aussi stimulante biographie.

Pour commencer, disons que beaucoup s'y sont trompés sur ce style soi-disant niais, léger, facilement persifleur de Prévert : j'entends encore [Houellebecq](#) déclarer dans *Rester vivant* que « Prévert est un con ». Je crois qu'il se trompe exactement comme se trompèrent les surréalistes lorsqu'ils saluèrent avec sarcasme la mort d'Anatole France dans *Un Cadavre* en 1924. Breton ne devait pas avoir lu *la Révolte des Anges*, où France met en scène une tentative de revanche des bannis sur les milices célestes de Michel, ni avoir étudié de près *le Procureur de Judée*, récit dans lequel Ponce Pilate étrille le Jésus des Évangiles. Les surréalistes qui pratiquaient allègrement la

provocation par le blasphème (comme l'a très bien montré Julien Gracq dans son essai sur André Breton) n'auront pas su reconnaître un des leurs ! Or, Prévert participa au Premier mouvement surréaliste, chose que j'ignorais avant de vous lire. Il en aura hérité ou conforté auprès d'eux un goût marqué pour les postures artistiques blasphématoires. Sans anticiper sur tout ce que j'ai à vous dire, sachez que je retiens le couple du blasphème et du collage comme illustration principale de mon propos à venir sur Prévert. Vous voilà prévenue.

Mais abordons les choses dans l'ordre chronologique : celui de ma rencontre avec l'ovni littéraire Jacques Prévert.

La première fois que je m'appropriai du Prévert ce fut par la récitation devant mes camarades de classe d'un poème tiré de *Paroles*. L'enseignant nous avait laissé libre choix du poète et du poème à célébrer à haute voix en public. Sur un conseil parental ironique, j'avais opté pour la facilité : trouver dans le recueil *Paroles* le poème le plus simple et le plus court. Au final, je pense avoir choisi le plus simple à retenir si ce n'est pas le plus court : il s'agit d'une liste, d'une litanie, dont la variable unique et apparemment immuable dotée d'un chiffre croissant n'atteint pas le nombre 20 ! Vous aurez reconnu le satirique et très républicain poème intitulé *les Belles Familles* :

« Louis I

Louis II

Louis III

Louis IV

Louis V

Louis VI

Louis VII

Louis VIII

Louis IX

Louis X (dit le Hutin)

Louis XI

Louis XII

Louis XIII

Louis XIV

Louis XV

Louis XVI

Louis XVII

Louis XVIII

et plus personne plus rien...

Qu'est-ce que c'est que ces gens-là

qui ne sont pas foutus

de compter jusqu'à vingt ? »

Convenez du bel effort que je fis ! digne du cancre célébré par Prévert dans le même recueil. Il n'empêche que ce poème sera pour moi séminal, et mine de rien il dit beaucoup de notre rapport à l'histoire de France : d'un, il marque une rupture totale entre un avant et un après, après à partir duquel cet avant est définitivement révolu : chose dont je m'aperçus sur le champ ; de deux, il interroge une chronologie grâce à laquelle j'appris à maîtriser les chiffres romains et dans laquelle apparaît subrepticement l'étrange figure de Louis XVII, monarque dont j'ignorais le règne malgré mon goût alors très prononcé pour l'histoire comme matière scolaire. Cette interrogation sera comblée, mais bien plus tard, non pas par la lecture d'historiens, mais par celle d'écrivains du calibre de Léon Bloy et de Villiers de L'Isle-Adam. J'attire ici votre attention sur le fait, très étrange, que les grands écrivains catholiques blasphémateurs de la seconde moitié du XIXe siècle – aux noms des deux précédemment cités il faudrait encore ajouter les non moins remuants Barbey d'Aurévilly et Ernest Hello –, furent tous d'inconditionnels naundorffistes. J'en donnerai ici deux exemples pour preuve :

« Or, voici le prodige qui ne s'était jamais vu et dont l'analogie est introuvable. Louis XVII, universellement rejeté, régna néanmoins cinquante ans, de 1795, année de sa prétendue mort, à 1845. Il régna « démonétisé », invisible et tout-puissant, *par l'impossibilité même de prouver qu'il n'existait pas*. Avec le despotisme des forces occultes, il régna dans la volonté perverse de tous ceux qui, ayant pris sa place et craignant toujours de le voir surgir, essayèrent, par l'égorgement ou le prestige, de raturer jusqu'à sa mémoire. [...] Il est donc rigoureusement vrai d'affirmer le règne effectif de Louis XVII. Les monarques, même les plus certifiés, règnent comme ils peuvent, et ne règnent que comme ils peuvent. Celui-ci, ayant été décrété fantôme, ne put régner que comme un fantôme, pour l'hallucination et le désarroi de son peuple atteint de démence qui ne put jamais le connaître et qui, pourtant, dut épouser son destin, car telle est la loi. C'est à faire chavirer l'imagination de se dire qu'il y eut un homme sans pain, sans toit, sans parenté, sans nom, sans patrie, un individu quelconque perdu dans le fond des foules, que le dernier des goujats pouvait insulter et qui était, cependant, le Roi de France !... et qu'il tenait peut-être à presque rien que la pauvre France, toute frappée à mort qu'elle fût, voyant passer cette figure de sa douleur, ne se reconnût soudain dans le Sang de ses anciens Maîtres et ne se précipitât vers lui avec un grand cri, dans un élan sublime de résurrection » (Léon Bloy, *le Fils de Louis XVI*, 1900).

« Autrefois, il y avait de longues années ! un malheureux, d'une origine inconnue, expulsé d'une petite ville de Prusse saxonne, était apparu, un certain jour, en 1833, à Paris. Là, s'exprimant à peine dans notre langue, exténué, délabré, sans asile ni ressources, il avait osé se déclarer n'être autre que le fils de Celui... dont la tête auguste était tombée le 21 janvier 1793, place de la Concorde, sous la hache du peuple français. À la faveur, disait-il, d'un acte de décès quelconque, d'une obscure substitution, d'une rançon inconnue, le dauphin de France, grâce au dévouement de deux gentilshommes, s'était positivement échappé des murs du Temple, et l'évadé royal... s'était lui. Après mille traverses et mille misères il était revenu justifier de son identité. N'ayant trouvé, dans sa capitale, qu'un grabat de charité, cet homme, que nul n'accusa de démence, mais de mensonge, parlait du trône de France en héritier légitime. Accablé sous la presque universelle persuasion d'une imposture, ce personnage incouté, repoussé de tous les territoires, s'en était allé tristement mourir, l'an 1845, dans la ville de Delft, en Hollande. [...] Et voici que, chose plus surprenante encore, les États-Généraux de la Hollande, de l'assentiment des chancelleries et du roi Guillaume II, avaient accordé, tout à coup, à cet énigmatique passant, les funérailles d'honneur d'un prince, et avaient approuvé, officiellement, que sur sa pierre tombale fût inscrite cette épitaphe :

« Ci-gît Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, fils du roi Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche, XVIIe du nom, roi de France. »

Que signifiait ceci ?... Cette immotivée décision de l'étranger ne pouvait qu'aggraver de légitimes défiances : on en maudissait l'accusation terrible. » (Villiers de L'Isle-Adam, *le Droit du passé*, 1886).

C'est d'autant plus étrange si on lit la suite du texte de Villiers de L'Isle-Adam qui met en connexion Jules Favre, Bismarck et Naundorff ! J'ajoute à l'étrangeté de toutes ces étrangetés – « bizarre, vous avez dit bizarre... comme c'est étrange », selon la formule imaginée par Prévert pour le cinéma –, que le livre dans lequel j'ai pioché la citation, *les plus belles pages de Villiers de L'Isle-Adam* au Mercure de France, comporte en page de garde une mise en garde manuscrite du précédent propriétaire du livre, un certain L. Escoffier d'après l'ex-libris, que je vous livre :

« Il y a un mystère de la vie pauvre de Villiers de L'Isle-Adam. Une société secrète serait cause de l'ombre dans laquelle est et a été tenu ce maître de l'étrange ainsi que Philibert Besson. Quand on gêne certains intérêts... » (L. Escoffier).

Pour Philibert Besson, je vous laisse découvrir les surprises qui s'attachent à son nom... Oui, je vois bien que vous vous dites que je m'égare... alors que je ne fais qu'entamer un inventaire... à la Prévert. Il y a toujours eu de la cocasserie dans les paroles de Prévert, certes, mais aussi plus de profondeur que l'information première ne saurait en livrer d'entrée de jeu. Or, parmi ses Louis, il y a l'énigmatique Louis XVII... Comme Bloy et Villiers de l'Isle-Adam, Prévert aurait été un naundorffiste cryptique ? Et puis cette affaire Naundorff est du plus grand sérieux, ce dont nous renseigne aujourd'hui enfin la science, nous invitant à reprendre le comptage jusqu'à XX, ce que fit Ardisson en un livre utopique, et au-delà de XX, car l'aventure de la disparition des Louis, d'ores et déjà, a rebondi :

« Grâce à l'ADN, l'un des plus grands mystères de l'Histoire, l'un des plus polémiques aussi, est peut-être en train de s'éclaircir. Le mythe de Karl Wilhelm Naundorff, mort en Hollande en 1845, qui prétendait être Louis XVII, fils de Marie-Antoinette et de Louis XVI emprisonné à l'âge de 7 ans au Temple et décédé officiellement en 1795, est relancé par une nouvelle révélation. [...] Cette découverte inédite revient au Pr Gérard Lucotte, généticien et anthropologue, et à l'historien Bruno Roy-Henry, à l'initiative de cette enquête dans les profondeurs moléculaires. C'est le descendant mâle de la branche aînée de Naundorff, un libraire de 40 ans vivant en France, qui a soumis ses gènes au microscope du Pr Lucotte. Il s'agit d'Hugues de Bourbon – la lignée des Naundorff porte le nom des Bourbons par « une courtoisie de la cour de Hollande », explique l'historien, légalisée par plusieurs jugements de la justice française, mais toujours très contestée par les Bourbons. Il est le fils de Charles Louis Edmond de Bourbon, descendant très médiatique de Naundorff, décédé en 2008, que beaucoup de gens appelaient « Monseigneur » en soulignant sa ressemblance criante avec Henri IV. Les prélèvements sur le jeune Hugues ont eu lieu à La Rochelle, il y a deux ans. L'étude a porté sur les marqueurs de chromosome Y [qui] a été comparé avec l'haplotype des Bourbons grâce à un profil du chromosome Y de la maison royale établi en octobre dernier par le Pr Cassiman. Résultat : « On retrouve chez lui l'essentiel des marqueurs du chromosome Y des Bourbons, il fait partie de la famille », conclut le Pr Lucotte. Publiés dans la revue scientifique *International Journal of Sciences*, ces résultats seront présentés samedi par le généticien devant le Cercle d'études Louis XVII. Outre la vérité historique, les enjeux et passions sont de taille, compte tenu des intérêts patrimoniaux et de la prétention symbolique au trône de France. » (Delphine de Mallevoüe, in *Le Figaro* du 30/03/2014).

J'ai eu, moi-même, ma période royaliste, en 1989, par pied de nez aux orgies aseptisées mitterando-

goudiennes. Je soutenais alors comme prétendant au trône le jeune Bourbon d'Espagne, Luís Alfonso, car son père l'année même de la commémoration de la Révolution française n'avait rien trouvé de plus heureux que de s'auto-décapiter sur une piste de ski ! Cela me tint jusqu'en 1993, alors que j'étais au service militaire et que j'avais posé trois jours de permission pour me rendre à la Concorde le 21 janvier... Au dernier moment, la républicaine institution militaire me refusa le sésame, et je dus désertier pour aller saluer le défunt roi supplicié. Le plus jouissif fut la tronche du maréchal des logis de semaine lorsque, de retour à la caserne, je lui expliquai le motif de mon escapade ! Et puis, et puis, ce Luís Alfonso de Bourbon, soi-disant Duc d'Anjou, ne fit jamais l'effort d'apprendre le français, et s'en alla épouser une Vénézuélienne. Basta ! La plaisanterie avait assez duré... et puis il y a le vrai prétendant qui est ressorti : ce Naundorff, libraire qui plus est...

Telle fut ma première aventure en terre insolite des portulans dressés par Prévert. Dans sa cartographie pittoresque de nos travers, ce furent ses collages qui me collèrent dedans ensuite.

Le temps a passé et je suis documentaliste dans un lycée technique niçois. Je reçois les spécimens que m'expédient les *Fernand Charlatan*, les *Chartier* et autres *Machette*, afin que j'élise les nouveaux manuels de ST2S qui remplaceront ceux de feu SMS. Décoiffés par la réforme des programmes du Bac technique des carrières sanitaires et sociales, les précédents livres scolaires iront droit au pilon. Et vlan ! Les éditeurs s'en moquent, au contraire, c'est tout bénéf pour leurs escarcelles. Bon, en feuilletant un de ces « spécimens », je tombe sur une page où, en illustration, se trouve un collage de... Prévert. Le choc ! J'en étais resté à l'image cocasse et peu perturbante du poète pour enfants : rappelez-vous sa pépite de petits Louis qui n'allaient pas jusqu'à 20 ! Mais là, c'est d'un tout autre calibre : c'est anatomiquement violent, dissuasif et plutôt plus « pervers » que Prévert. J'y regarde de près : le collage s'intitule *Haute-couture*. Une mannequin en écorché dorsal, mais au chignon impeccable étreint un mégalithe surmonté d'un masque africain, le tout sur fond de montagnes hérissées dans le lointain... La haute-couture fait ici plus référence au Quai La Rapée qu'à Coco Chanel : l'humour en est noir, semble nous dire le masque dominateur au centre du montage. D'un, je découvre que Jacques Prévert n'a pas été que poète, mais aussi illustre illustrateur. De deux, remontant la piste, je puis vous livrer à ce jour, et grâce aux renseignements puisés dans votre biographie, que c'est bien au contact des surréalistes que Prévert a fait ses armes imaginaires : en effet, la partie d'écorchée employée dans le collage n'est autre que la fameuse *Femme vue de dos, disséquée de la nuque au sacrum* peinte en 1745, morte-vivante icône à la chair déployée de part et d'autre de sa colonne vertébrale en deux ailes flamboyantes que Breton et les siens célébrèrent comme « L'Ange anatomique ». Cet élément du collage nous confirme le passage de Prévert chez les surréalistes et l'influence de leurs visions morbides sur l'univers mental du futur poète de *Fatras*.

Bon, il me faut d'urgence revenir à ses *Paroles* pour comprendre ce qui se passe. Mon Prévert d'enfance est-il le même que celui du manuel scolaire du Lycée La Providence ? Où l'erreur se situe-t-elle ? Je suis au CDI, cela tombe à propos : dans un des rayonnages de la bibliothèque sommaire dont j'ai la charge, je dénêche la première édition en livre de poche de *Paroles*. Je l'ouvre et je lis :

« La viande aussi, le pain, l'abbé, la messe, mes frères, les légumes, les fruits, un malade, le docteur, l'abbé, un mort, l'abbé, la messe des morts, les feuilles vivantes, Jésus-Christ tombe pour la première fois, le Roi Soleil, le pélican lassé, le plus petit commun multiple, le général Dourakine, le Petit Chose, notre bon ange, Blanche de Castille, le petit tambour Bara, le Fruit de nos entrailles, l'abbé, tout seul ou avec un petit camarade, le renard, les raisins, la retraite de Russie, Clanche de Bastille, l'asthme de Panama et l'arthrite de Russie, les mains sur la table, J.-C. tombe pour la

nième fois, il ouvre un large bec et laisse tomber le fromage pour réparer des ans l'irréparable outrage... » (*Souvenirs de famille* ou *l'Ange garde-chouirme*, in *Paroles*).

C'est un concentré de coq-à-l'âne, ayant pour seul guide, à peine déguisé sous une tonalité burlesque mineure, le... blasphème. Le mot, blasphème, désobligeant pour celui qui l'emploie, dérangeant pour celui qui l'entend, périlleusement chargé de maléfices inqualifiables, est lâché, et je ne le lâcherai plus jusqu'à la fin de cette lettre, et pour cause...

... Au même moment, je suis en pleine effervescence événementielle – nous sommes en 2007 –, car avec le feu vert de madame Elizabeth Viallet, notre directrice mécène inspirée, le lycée s'apprête à accueillir les peintures et collages de l'artiste picard [Jef Benech](#)'. D'évidence, ses collages sont d'une conception et d'une approche comparables à ceux de Jacques Prévert : la chose en deviendra vite fascinante. Mais je reviendrai plus loin, assez loin, sachez-le, là-dessus, car beaucoup de choses seront dites entre ici et là-bas, plus bas, beaucoup plus bas...

Pour l'heure, le clou du spectacle, si je puis ainsi m'exprimer, est un tableau, de grandes dimensions, 240 x 160, qu'une cimaise d'un mur du hall lumineux du lycée doit accueillir, et qui représente un poulet crucifié, ce que confirme le titre de l'œuvre : *Poulet crucifié*. Est-ce encore là un blasphème à la Prévert que je m'apprête à dresser à la vue de tous ? « J.-C. tombe pour la nième fois, il ouvre un large bec... » Blasphème ? La question du blasphème taraude certains enseignants, au point qu'une cabale relayée auprès des élèves menace l'exposition... Je me fends donc aussitôt d'une lettre d'explications, qui sera aussi envoyée par madame Viallet au directeur diocésain ainsi qu'au recteur d'académie. Certes, on ne plaisante pas avec la définition de l'art dans l'Éducation nationale : il en va de l'éveil des élèves à la tolérance des beautés cachées de ce monde...

Je pense qu'ici le plus simple est de vous restituer dans son intégralité ma vibrante bafouille en faveur d'un certain droit au blasphème. Je constate alors que la kénose non seulement absorbe le blasphème, mais en confirme la liturgie. Voyons cela tandis que « J.-C. tombe pour la nième fois, [et qu'] il ouvre un large bec... » Mon « apologie du crime » s'intitule alors très simplement Exposition Jef Benech' :

« Jef Benech', artiste peintre et musicien, habite Amiens. Son travail s'inscrit dans le cadre ouvert du surréalisme. Le surréalisme, cette école non académique, apparaît en rupture avec le réalisme meurtrier d'une société qui conduisit à la boucherie de 14-18 toute une génération de jeunes gens. Les premiers surréalistes (Breton, Eluard, Max Ernst, etc.) sont tous sortis de l'enfer des tranchées. Ce sont des survivants écorchés vifs par le réel. D'où cette tentative de reconstruction de la vision du monde hors des normes guerrières et des « canons » esthétiques.

André Breton, initiateur du mouvement, propose la définition suivante de la démarche surréaliste : « Pour moi, [l'œuvre] la plus forte est celle qui présente le degré d'arbitraire le plus élevé, je ne le cache pas ; celle qu'on met le plus longtemps à traduire en langage pratique, soit qu'elle recèle une dose énorme de contradiction apparente, soit que l'un de ses termes en soit curieusement dérobé, soit que s'annonçant sensationnelle, elle ait l'air de se dénouer faiblement (qu'elle ferme brusquement l'angle de son compas), soit qu'elle tire d'elle-même une justification formelle dérisoire, soit qu'elle soit d'ordre hallucinatoire, soit qu'elle prête très naturellement à l'abstrait le masque du concret, ou inversement, soit qu'elle implique la négation de quelque propriété physique élémentaire, soit qu'elle déchaîne le rire. » (Breton, *Manifeste du surréalisme*, 1924).

En l'occurrence, et suivant le principe voulu par André Breton, on comprendra aisément que les tableaux et montages de Jef Benech' aient pu dérouter certains élèves : « Déjà que l'art est assez dur à comprendre, mais là c'est un casse-tête d'essayer d'imaginer ce qui a pu vous passer par la tête pour réaliser un truc pareil ! » (Julie, *Livre d'or de l'exposition*). « C'est censé exprimer quoi ? Désolé, mais aucun de vos tableaux n'a vraiment un sens. » (Célya, *Livre d'or*). Ce caractère déroutant étant renforcé par le soin que l'artiste met à rendre le moindre détail. La facture est techniquement « classique ». « Tableaux très bien dessinés. Magnifique le sens du détail, cette précision ! Remarquable ! On comprend exactement vos dessins, on distingue parfaitement ce qui y est représenté, l'effet de profondeur... Cependant, ce n'est pas à mon goût, trop extraordinaire, farfelu. » (Aurélia, *Livre d'or*). C'est figuratif sans pour autant recouper une réalité figurative codifiée. Le choc ressort de cette inadéquation entre la forme et le fond. Il y a rupture dans l'approche « convenue » du sens. Le résultat est identifiable, mais non identifié. Les objets représentés sont rendus à une liberté plus grande, car ils se retrouvent isolés, sans rapport de cohérence entre eux, comme affranchis de leur définition communément admise.

L'artiste doit trouver le prétexte d'une rencontre graphique d'exception pour rendre à l'objet son intégrité formelle. Ce sera « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie » (Lautréamont, *les Chants de Maldoror*). Dans la citation du Comte, chaque objet ressort comme une nécessité unique et inaliénable. Cette évidence d'autonomie absolue n'est rendue possible que par le tour de force d'un rapprochement improbable des différents éléments formant le tableau. Certes, la table de dissection fait peur : « Nous sommes outrées de voir une exposition si morbide » (P. et M., *Livre d'or*) ; « ça fait très très très peur ! » (Anonyme, *Livre d'or*). De là à admettre que les objets qui nous entourent nous terrorisent... La démarche surréaliste libère notre regard : or, la liberté est-elle tolérable ? Que les définitions recouvrent de leur linceul signifiant l'irruption de telles terreurs nous rassure. La liberté fait peur. Qui le niera ?

Si nous isolons les objets qui nous environnent de leur usage courant, ils deviennent pour nous hostiles. Ils nous livrent à la mort, à notre néant consumériste : « L'homme, ce rêveur définitif, de jour en jour plus mécontent de son sort, fait avec peine le tour des objets dont il a été amené à faire usage » (Breton, Manifeste du surréalisme).

Nul ne peut donc ignorer la vocation spirituelle de l'homme. L'objet s'il n'est pas transcendé par des valeurs au lieu d'être réduit à sa seule valeur devient vite un fétiche morbide. La question spirituelle l'emporte donc dans le « dessein » artistique. Et nous voici confrontés à la vision – insupportable pour certains –, du Poulet crucifié : « C'est un lycée catholique ! Jésus n'est pas un poulet ! » (P. et M., *Livre d'or*).

Quel sens pouvons-nous donner à la souffrance humaine ? Tel est le cri d'interrogation de l'artiste dans ce tableau. Pour l'anecdote, Jef Benech', en arrivant à La Providence pour accrocher ses toiles, fut saisi par le crucifix qui orne notre hall. Cette œuvre de René Lacroix (le bien nommé) apparut aussitôt à Jef dans sa nudité crue comme dix fois plus violente que son propre tableau du *Poulet crucifié*. Comment alors ne pas faire un parallèle entre les deux œuvres ? La Crucifixion du Seigneur Jésus Christ demeure 2000 ans après encore ingérable lorsque nous la regardons avec des yeux neufs. L'habitude a permis à nos regards de glisser sur la croix sans effroi. René Lacroix, tout comme Jef benech', nous donne l'occasion de replonger dans l'horreur du supplice. La récente polémique autour du film *La Passion du Christ* de Mel Gibson en fournit aussi une illustration. La Passion de Jésus fut d'une violence inouïe. Dans sa nudité, elle est insoutenable. Sans la lumière de la foi et loin du réconfort de l'espérance, la croix nous fait frémir.

L'artiste vous a renvoyé à votre croyance : à vous de l'assumer si vous êtes dans un lycée catholique. L'apôtre Paul nous avait prévenus : la Croix est « scandale pour les juifs et folie pour les païens ». Serions-nous devenus à ce point pharisiens ou idolâtres pour nous voiler ainsi la face devant ce que Dieu a subi par notre main féroce ?

Quant à restituer le Christ en poulet écorché, l'iconographie chrétienne n'a jamais manqué

d'associer Jésus au monde animal : le premier symbole chrétien connu fut le poisson. ICTUS, le poisson en latin, signifiait par ses deux premières lettres IESUS CHRISTUS. Jésus = poisson. Premier animal christique. Dans l'Apocalypse de Jean, Jésus est un mouton, un agneau égorgé dont le sang ruisselle. Jésus est la bête qu'on mène à l'abattoir. Jésus = agneau immolé. Second animal christique. Mais pas un seul volatile, direz-vous, dans cette ménagerie ? Si, un chant liturgique, *Ô Pelicanum*, compare le Christ au pélican nourrissant de ses propres entrailles ses rejetons affamés. Jésus = pélican. Troisième animal. Et nourriture de « surcroît ». Le Christ se donne à manger. N'est-il pas né dans une mangeoire ? Alors, un poulet, produit de grande consommation, élevé pour être abattu et nous servir de repas, pourquoi pas ?

Dans le symbole du poulet crucifié rien de moins que toute la théologie chrétienne de la souffrance salvatrice : immolation et consommation divines.

Que les chrétiens apprennent au moins à lire les mystères abrupts de leur foi ! À moins de fuir, comme le grand écrivain Goethe, la vérité divine du sacrifice de Jésus en déclarant : « Ce funeste arbre de crucifixion, qui est bien la chose la plus déplaisante sous le soleil, aucun homme raisonnable ne devrait travailler à le déterrer et à le dresser. » (Goethe, *Lettre à son ami Zelter*, 9 juin 1831). Quel drôle de chrétien que ce célèbre écrivain chrétien ? Mais il était non pas exactement chrétien, mais Rose-Croix. Rose-Croix ? Une rose au centre de la croix. Ou comment parfumer un peu cet odieux sacrifice. Ou comment mettre un peu de douceur au cœur du « bois dur » (Goethe, *ibidem*). Autant dire que placer la rose au centre de la croix c'est faire disparaître le corps du Crucifié. C'est passer sous silence son sacrifice. Or, chez les gnostiques, la rose symbolise le silence. Le sacrifice du Christ passé sous silence ! Non, le Christ en croix continue de hurler de souffrance. Pas de vie terrestre sans souffrance salvatrice. Nier la souffrance reviendrait à nier l'expérience humaine. Merci à Jef Benech' de nous avoir renvoyés à notre foi.

Damien Saurel (CDI La Providence, mai 2007) »

\*



« Un poulet, produit de grande consommation, élevé pour être abattu et nous servir de repas, pourquoi pas ? », disais-je dans la lettre. Ce qui est inacceptable, cependant, et qui constitue au quotidien un véritable blasphème contre la nature, c'est la façon dont nous traitons aujourd'hui industriellement les gallinacés, exploitant leur chair torturée en batterie, bourrée d'antibiotiques, soumise aux artifices d'une lumière défiant le sommeil, privée de mouvement, enchaînée à la ponte ; ponte qui a lieu sur les cadavres en putréfaction des poules précédentes, car on ne prends pas même soin pour maintenir le rendement de nettoyer les emplacements du supplice ! D'où vient cette inhumanité vis à vis de l'animal ? Que révèle-t-elle, en vérité ? Que nous sommes des nazis pour les poules ! Ce que confirme le fait terrible suivant : Himmler, l'artisan de la Solution finale, fut, avant de s'en prendre aux humains, un des pionniers en Allemagne de l'introduction de l'élevage en batterie ! Et cela ne vous fait pas frémir ? Moi, si. Et de réclamer la fin de toute cette industrie agro-alimentaire, sadique empoisonneuse de notre rapport à la nature... Entendez encore ce que nous raconte l'écrivain Denis Grozdanovitch dans un entretien accordé en février dernier au *Figaro littéraire* : « Le Figaro. — Parlez-nous du personnage qui vous a initié à l'intelligence des simples d'esprit. Denis Grozdanovitch. — Mon cousin Valentin, avec lequel je passais mes vacances à la campagne, était un simple, avec une grosse tête et un sourire ravi. Au contraire de ses frères fascinés par les nouvelles machines agricoles, il était attiré par les bois, les champs, les bêtes. Il n'avait pas son pareil pour détecter des coins de pêche, comme s'il était relié par un fil magnétique aux poissons. Il savait dénicher les chevreuils et les renards, apprivoiser des hérissons et des couleuvres. Une nuit, il m'avait entraîné dehors pour écouter l'époustouffant dithyrambe des grenouilles qu'il écoutait avec une attention extrême comme s'il y percevait une harmonie secrète. Ce soir-là, il me dit soudain en regardant la Lune parvenue à son zénith : « C'est en chantant comme ça qu'elles la font monter là-haut. » [...] Le Figaro. — Qu'est devenu Valentin ? Denis Grozdanovitch. — Lorsque ses frères ont installé dans la ferme un élevage en batterie, il est devenu fou et agressif. Il a été placé à l'hôpital psychiatrique et en est mort rapidement. » (L'entretien se termine sur ces mots ; propos recueillis par Astrid de Larminat pour *Le Figaro littéraire* du 2 février 2017).

Bon, bon, ce coup-ci, vous allez dire que je m'égare vraiment. Mais non, j'ose insister pour dire que cet inventaire n'aurait pas déplu à notre ami poète. Du *Poulet crucifié* de Jef Bénéch' au « dindon de la mort » de Jacques Prévert, il n'y a qu'un pas, ou plutôt qu'une patte... cassée. Et j'en viens pour finir au point qui fera pont entre le volatile tueur du cortège de Paroles et Hypallage Editions. Ce qui me permettra concomitamment d'aborder la question des collages de l'artiste, dont votre livre parle avec précision au chapitre intitulé : *Avec des ciseaux et de la colle*.

Non seulement Prévert a pratiqué l'art du collage, avec colle et ciseaux, mais aussi celui de la figure stylistique appelée hypallage. Or, l'hypallage n'est autre qu'une forme syntaxique de collage : des syntagmes sont découpés de leur positionnement normatif pour être déplacés et collés ailleurs dans la phrase. D'ailleurs, le poète est connu pour en avoir laissé à la postérité un des [exemples](#) parmi les plus célèbres et les plus souvent cités :

« Un hussard de la farce avec un dindon de la mort » (Jacques Prévert, *Cortège* in *Paroles*).

Du reste, le poème concerné fourmille d'hypallages plus ou moins heureuses et incongrues : c'est un exubérant cortège de déplacements baroques et cocasses qui s'avance là cahin-caha. Tous ses membres ont été échangés (le mot *hypalagé* signifiant en grec ancien « échange »), redistribués pour créer un effet désopilant de contrepoint stimulant.

Renversant la proposition, suivant l'exemple de Prévert, je dirai avec Hypallage Editions, qui aurait dû s'appeler normalement Editions Hypallage, que le collage n'est autre qu'une hypallage picturale ! Ce que constatait déjà, avec finesse, notre colleur impénitent, lorsqu'il disait : « Et plus tard, moi, j'ai fait des collages, comme ça, c'est-à-dire qu'avec des ciseaux et de la colle on peut faire des images analogues – ou pas pareils, ce qui revient au même – comme les images dites littéraires, des métaphores, des associations de mots... » (Entretien de Jacques Prévert avec Pierre Dumayet, TF1, 01/01/1970). Je tire cette référence de votre livre, très bien renseigné.

Cependant, ce n'est pas dans son recueil *Paroles*, mais dans *Fatras* que Prévert conjuguera ensemble poésie et collages picturaux. « Ce qui frappe d'emblée à la lecture de *Fatras*, c'est la parfaite symbiose entre le verbe et les collages. » (ce sont vos propres mots, Chère Carole Aurouet, in *Jacques Prévert, une vie*). Le rendu en est même stupéfiant ! et extrêmement efficace quant à la portée du propos : « Les regroupements qu'il opère ne sont pas le fruit d'un pur hasard. Dans ses collages, Prévert déstructure le réel pour recomposer une image hybride à la pertinence propre. Ces derniers relèvent plus de la subversion que du réagencement, car il désarticule pour créer la confusion et discréditer. Son entreprise de dénudation – Prévert se sert d'ailleurs souvent de viscères issus de planches anatomiques – n'entend pas proposer une autre réalité immuable, mais invite à la remise en question et incite à repenser le monde tel qu'il est. L'image fragmentée revêt, une fois reconstituée, une visée satirique. Elle s'attaque avec humour à la religion, dénonce la condition de la femme, celle des opprimés, le pouvoir des politiques, etc. Autant dire les thèmes favoris de Prévert. » (toujours vous, *Ibid.*).

Il n'est pas anecdotique de déclarer ici que la plupart des collages du poète ont une dimension blasphématoire opératoire efficace et assez obsessionnelle. À ce sujet, puis-je vous demander de me dire ce que vous pensez du rapport de Jacques Prévert à la religion, cette « transe sans danse » comme il la nomme ? Je crois savoir que l'homme était doué d'un esprit exceptionnellement libre et d'une parole sans entraves. Toutefois, toute foi, ou son rejet, trouve son prétexte dans un rapport profond de l'être à la vie, dans une séquence intime plus ou moins enfouie dans un passé révélateur. Qu'en a-t-il été chez le jeune Prévert à votre avis ?

Mais je m'égare peut-être, cette fois-ci, en devenant trop sérieux, là où le poète fut toujours rieur et heureux en trouvailles langagières et imagières ingénieuses. L'homme sait rester ludique, profondément ludique. En voici la preuve : devant sa propre définition du dé-collage, nous recollons immédiatement à son humour dévastateur :

« Décollage : image d'un avion arraché de l'image d'un aéroport (ou aérodrome s'il s'écrase sur le sol). Image réconfortante s'il s'agit d'un bombardier. » (Prévert, in *Imaginaires*).

Jusque dans la provocation macabre, le poète reste un poète : c'est-à-dire, dans son cas, un personnage qui retoque les méchants avec de méchantes manipulations de maux/mots ; manipulations dans lesquelles nous retrouvons le morbide avec le « dindon de la mort » et le grotesque avec la moquerie antimilitariste du « hussard de la farce ». Et mon propos, une fois de plus redécoupé et déplacé, du collage à la poésie ce coup-ci, retombe sur ses pieds, ses pattes... brisées ! Un « dindon de la mort », quelle « farce » !

Mais les images farcies d'impertinence pratiquées par Prévert – je ne peux m'empêcher d'y revenir –, sont-elles aussi innocentes qu'on nous les vend couramment ? Au sujet des collages du poète,

vous nous donnez à découvrir, en contrepartie, le commentaire que ces images triturées inspiraient à Roland Topor :

« Quand les enfants sont sages on leur donne des images. Quand les enfants sont sages on dit qu'ils sont sages comme des images. D'ailleurs les images dont il s'agit sont bien sages, elles aussi. Images soigneusement choisies pour ne pas leur donner de mauvaises idées, images polies, jolies sans folie, images bénies oui-oui. Prévert Jacques n'est pas un enfant sage, pourtant il n'a jamais manqué d'images. Il en avait tant qu'il les distribuait à tous les mauvais écoliers pour les récompenser d'être indisciplinés. Des images soigneusement choisies pour leur donner des tas d'idées, des tas d'envies. Envie de rire et de baiser, d'aimer, de jurer et de rigoler, de grincer, de se révolter et de déconner. » (in *Prévert, Sacré collage !*, 1995).

La citation de Topor est tirée de votre livre, disais-je ; voici la mienne, maintenant, extraite, découpée d'un article du journal *Le Monde* (nous ne sommes plus à un montage de pièces de collage près, dites donc) :

« Roland Topor, touche-à-tout génial et provocateur, dessinateur, écrivain, cinéaste, homme de théâtre et de télévision, a décidé en avril 1997 d'aller rire ailleurs. Dans un autre monde, qu'il avait déjà beaucoup fréquenté de son vivant. Alors Jean-Michel Ribes monte sur le petit vélo de la mémoire et se souvient. « Lors de ce premier dîner, il m'a fait d'abord une impression terrifiante. Il m'a demandé : « Tu vas bien, toi ? Parce que moi, j'ai du pus dans le cerveau ». Et il a éclaté de rire, rire dans lequel je me suis tout de suite reconnu : c'est celui du dieu Pan, le grand rire de la panique. Un rire qui à la fois protège de tout et en même temps est une douleur criée... » (Fabienne Darge, in *Le Monde*, 1er mars 2008).

Mais pour faire mentir le sinistre Topor, et pour rendre Prévert aux enfants, permettez-moi de conclure avec un poème de [Krystyna Umiastowska](#) qui rend hommage au poète ami de l'imaginaire enfantin :

« Regard fugitif

Brillant regard fugace

D'une petite fille

En cet instant de grâce

Où ses yeux d'azur brillent.

Oubliant son assiette,

Effleurée par les vers

Que lui chante Prévert,

Sous l'archet du poète,

Son âme soudain vibre.

Quand s'éveille la fibre  
Les mots tombent faciles  
Sur le terreau fertile  
D'un petit cœur tout neuf.

Tant d'âmes de poètes  
Étoufferont dans l'œuf.  
Ne laissons pas muette  
La flamme qui anime  
Ces êtres encore nets  
Taillés pour le sublime.

Offrons-leur le trésor  
D'une langue affinée,  
Afin que brille l'or  
D'un regard élevé,  
Niché sur le velours  
D'un bel écrin de mots  
En un monde si lourd  
Et qui courbe le dos. »

Sur ces vers tout à la fois charmants et militants, je prends congés, vous saluant ainsi que votre admirable travail de biographe et de bibliographe.

Avec mon admiration pour votre art de la synthèse poétique,

Damien Saurel

PS : Un aveu : je ne suis parvenu à rédiger cette lettre sur *le collage comme hypallage picturale* qu'en ayant recours au copier/coller d'un traitement de texte ! J'aurais été dans la pratique même de l'écriture (avec le support informatique) fidèle au principe de découpage et de repositionnement de blocs de mots préconisé par notre hasardeux et hypallagien « hussard de la farce ».

## Antonin n'est pas zinzin !

### Lettre à Anne Bouillon

Chère Anne Bouillon,

Comme je vous l'ai dit par message privé, ma recension de votre livre *Gilles Deleuze et Antonin Artaud* publié chez [l'Harmattan](#) risque d'être boiteuse, sur une seule patte, car si je connais bien le cas Artaud, j'ignore parfaitement Deleuze. Il vous faut préalablement accepter la claudication pour suivre ma démarche de canard à une patte... Du reste ainsi serai-je fidèle au sous-titre de votre ouvrage : *L'impossibilité de penser*. Avec un tel sésame, je me sens dispensé de penser impeccablement, de raisonner avec droiture d'esprit, de restituer adroitement le cheminement des idées, de décliner toutes les subtilités du discours, de verbaliser les modalités d'un échange opératoire fructueux, etc. J'abats ici d'ores et déjà le joker offert par vous à vos lecteurs. Vous êtes donc priée de me pardonner d'avance mes errances langagières et l'incorrection de mes réflexions.

Or, s'il est impossible de penser, a fortiori est-il extravagant d'explicitier l'impossibilité de penser ! Nous tenterons ici le tout pour le tout cependant, moi avec Artaud, vous avec Deleuze, tels deux unijambistes s'arc-boutant l'un contre l'autre. Nombreuses seront nos oppositions pour assurer l'alternance des appuis nécessaires à la mise en mouvement du débat autour de cette rencontre improbable entre Deleuze et Artaud, entre vous et moi. Je vous contredirai sur les points les plus sensibles, car il est effectivement *impossible de penser* sans admettre la contradiction... et ce, d'autant plus que, dans l'entretien philosophique d'une saine hygiène mentale, le sacro-saint principe de non-contradiction est mort et... à enterrer.

\*

Le préfacier de votre travail, Jérôme de Gramont, annonce haut et fort la couleur en osant « mettre en regard œuvres de penseurs et œuvres de poètes : Kant et Baudelaire (qu'il suffise de relire ligne à ligne les pages sur le schématisme et l'éloge de l'imagination dans le Salon de peinture de 1859), Hegel et Mallarmé (tout à la tâche d'écrire le Livre, tel qu'il n'y en a qu'un, tenté à son insu par tout poète, mais sciemment par tout penseur), Nietzsche et Rimbaud (chacun des deux étant bel et bien le seul à posséder la clef de cette parade sauvage), Husserl et Proust (ou *la Recherche du temps perdu* comme nouvelle version de cette Introduction à la phénoménologie que Husserl n'aura jamais cessé d'écrire), Deleuze et Artaud – mais cette fois, le livre n'est plus à écrire puisque le lecteur d'Anne Bouillon l'a déjà sous les yeux ».

Je commencerai avec quelques remarques sur cette liste, non exhaustive, de duellistes (car je vois les penseurs et les poètes en conflit ouvert depuis l'ostracisme initié par Platon) : en ce qui concerne le match entre Kant et Baudelaire, là aussi, le livre a déjà été écrit, par Benjamin Fondane, son *Baudelaire et l'expérience du gouffre* écrasant définitivement la Morale kantienne et ses Impératifs catégoriques, tout en renvoyant à leur néant les attributs mortels de Vertu, de Beau, de Bien et de Vérité ; mais je vous laisse découvrir, si vous ne la connaissez pas, la réponse existentielle irréductible que nous a léguée la plus généreuse des personnalités de la [Roumanie francophone](#). Donc, le match Kant/Baudelaire a bien eu lieu : victoire à Baudelaire sous l'arbitrage de Fondane :

1-0 pour les poètes ! Second duel : Hegel vs Mallarmé. Bien vu, trop bien vu même, puisque c'est un match nul en l'occurrence, les deux jouant à l'identique pour le concept de Savoir absolu, pour l'essentialisation finale de tout être. Peut-être faudra-t-il un jour se résoudre à ne plus considérer Mallarmé comme un poète ? Nietzsche et Rimbaud, ensuite ? « L'Homme aux semelles de vent » surclasse le péremptoire et hiératique Zarathoustra. Il n'est pas difficile de savoir qui du granit ou du vent l'emportera ? Quant à Husserl et Proust, tous les deux juifs, ne se lisent pas pour autant avec un égal plaisir, surtout si nous avons pour comparaison à remonter avec eux la même piste égarée dans le temps... Les Lettres marquent encore un point ! Et voici Deleuze face à Artaud... Sans vouloir être désobligeant, autant dire que vous nous invitez à confronter la défense fébrile d'un honnête club français de Division d'honneur à la « main miraculeuse » et imparable de Maradona ! Il est vrai que s'il est impossible de penser, alors tout est comparable. Le match, à cet égard, aurait tout aussi bien pu se jouer entre Artaud et Blanchot, ou Derrida, qui, comme Deleuze, écrivirent aussi sur Antonin. Ce qui, me semble-t-il, après vous avoir lue, disqualifie Deleuze, c'est qu'Artaud, qui réclame de son lecteur un engagement total, n'a pas été pour Deleuze son exclusif et obsessionnel sujet de préoccupation, et que sa réflexion sur le Poète de l'Impouvoir et du Corps sans organes est assez bornée. Un penseur comme [MBK](#), lui, est entièrement immergé dans le sujet Artaud. Il est artoldien au plus intime de son moi réflexif, comme l'illustreront des citations à venir. Deleuze ne soutient pas la comparaison avec Artaud. J'en veux pour preuve que pour tenir le choc de la rencontre face à Artaud le Momo vous êtes obligée de convoquer plein d'autres joueurs à la rescousse : Nietzsche à l'évidence, Kant pour la mesure de la démesure, Platon, Spinoza et Leibnitz pour le maintien claustral philosophique, l'incontournable Freud, d'autres encore et non des moindres, et, pour finir, Klossowski. Pour tout vous avouer, ce sont les passages sur les plateaux de la balance de Nietzsche et de Klossowski qui me sont apparus, sinon les plus convaincants, en tout cas les plus intéressants. Mais nous y reviendrons lorsqu'il faudra commenter dans ses détails ce match univoque.

Voyez comme je reste sur une seule patte, en un équilibre instable, comme celui, très précaire, que l'on ne cessa de prêter à Artaud, que d'aucuns continuent à vouloir fou à lier. Et je siffle ici le carton rouge ! Deleuze affirme avoir admis qu'Antonin fut dingue :

« Ça n'a pas de sens de dire qu'Artaud n'était pas schizophrène. Pire que ça, c'est honteux, c'est crétin. Artaud était évidemment schizophrène. Il a accompli la « percée géniale », il a défoncé le mur, mais à quel prix ? Le prix est celui d'un effondrement qui doit être qualifié de schizophrénique » (Deleuze, in *l'Île déserte*, cité par vous).

Que le philosophe réclamât qu'on exclût le Poète pour dopage, le passage d'Antonin chez les Tarahumaras ainsi que sa *Lettre au législateur de la loi sur les stupéfiants* font plus qu'en suggérer l'hypothèse... mais qu'il soit disqualifié par la folie pure et simple, non, je ne l'admets pas ! Car je suis de ceux qui croient en l'innocence psychique de l'incarcéré de Rodez.

« Le cliché d'Artaud comme paradigme du « poète fou » est, justement, un cliché : aucun d'entre nous n'aurait pu finir dans un état moins ravagé si nous avions subi ce qu'il a subi et qu'il nous décrit par le menu » (Mehdi Belhaj Kacem, *Artaud et la théorie du complot*, 2015).

Je ne me sens, en la circonstance, ni honteux ni crétin. Et je vais retourner cette crétinerie à son expéditeur, en même temps que je tenterai d'interdire à la psychiatrie d'occulter encore, sous le pédant néant de ses diagnostics foireux, la mémoire furieusement rebelle d'Antonin Artaud. C'est la liberté des Enfants de Dieu qu'on a voulu avec lui/Lui condamner à l'échec, au silence par le

discrédit.

Oui, Artaud et le Christ ne firent qu'un ! Et, alors ? C'est grave, Docteur ? Ah, ça, le mysticisme, notre médecine rationaliste n'aime pas. Nous verrons très clairement pourquoi, bientôt. On a tôt fait de déclarer la mystique folle. Ce « on » est celui d'une médecine aux ordres des fous qui nous gouvernent. Or, si la médecine classe le mystique parmi les cas cliniques, cela ne veut pas dire que le mysticisme soit forcément irrationnel, mais que le rationalisme est devenu un oppresseur dément.

Bon, je vais maintenant plaider en faveur de la « bonne santé » mentale d'Antonin. Je ne peux pas, chère Anne Bouillon, vous suivre avec Deleuze sur ce chemin de la folie décrétée d'Artaud. J'en refuse les termes et en conteste la pertinence. Le typo et le webmestre d'Hypallage m'ont cependant invité à faire court, plus court qu'avec ma réponse à [Carole Aurouet](#) au sujet du blasphème chez Prévert. Je dirai ce que j'ai à dire, certes, mais en sautant le trop-plein des citations envisagées, laissant au lecteur le soin de se reporter pour confirmer (ou non) mes assertions aux *Nouveaux écrits de Rodez* ou d'aller puiser chez *les Tarahumaras* les références mystiques requises.

On peut rire de tout, et commencer par sourire à l'évocation de la Canne de Saint Patrick... Or, si Antonin a été réellement en possession d'une telle relique et qu'il décida d'aller la rendre à qui de droit, à savoir aux Irlandais, il n'est pas douteux d'imaginer les ennuis qui suivirent avec Scotland Yard. À peine débarqué à son retour au Havre, notre pèlerin catholique fut interné d'office ! Son long calvaire, ponctué d'électrochocs, ne faisait que commencer. Normal, me direz-vous, si Antonin était convaincu de l'authenticité de la relique... Très exactement incompréhensible si la relique était fausse, vous contredirai-je.

Ce qui s'est passé avec Antonin est d'une atrocité sordide : il a été mis au secret et torturé pour sa foi, comme les protagonistes du dernier film de Martin Scorsese, *Silence*. Ce qui fut en jeu porte un nom terrifiant : apostasie. Des forces occultes souhaitaient son apostasie, dès lors qu'Antonin refusa tout net de continuer à travailler pour eux, car il ne fait aucun doute qu'il était puissamment doué pour entrer en contact avec le monde invisible et circuler parmi ses connexions subtiles. Énumérons les travaux de commande, sulfureux, qu'on lui réclama : il s'acquitta pour Robert Denoël d'une traduction du *Moine* de Lewis (luciférien notoire de la haute aristocratie anglaise), d'un essai sur *Héliogabale* (l'Empereur transgenre adepte de Cybèle), et pour Gaston Gallimard d'un *Satan* (sic). Voilà pour le côté obscur des choses qui, comme le *Faust* de Goethe, aurait dû lui garantir une gloire mondaine loin des tracasseries matérielles.

Dieu merci, dès 1927, le pape noir du surréalisme excommuniait son collaborateur Antonin jugé trop croyant ! Ils avaient pourtant dans *la Révolution surréaliste* (n° 8, décembre 1926) communier ensemble autour de Paolo Uccello, avec en filigrane sa profanation de l'Hostie ; à ce propos, Breton collectionnait les moules à hosties (voir le lot n° 5023084 de la vente aux enchères de 2003 des objets du père du surréalisme) tout en vouant aux gémonies le « pain maudit » qu'on donne aux oiseaux... Antonin et André ne se réconcilieront définitivement qu'en 1946, lorsque l'apostasie d'Antonin, devenu le Momo, sera acquise (mais à quel prix atroce qui devant l'Éternel accuse à jamais ses tortionnaires !). Curieusement, et seulement alors, il pourra quitter l'asile. Son geôlier en chef, le Docteur Ferdière, n'avait pas hésité à le soumettre à des séances d'électrochocs, qui relevaient pour Antonin de l'épouvante, comme ses lettres l'attestent, et qui lui étaient imposées (contre sa volonté), comme à la narratrice de *la Cloche de détresse* de Sylvia Plath, suppliant en vain sa doctoresse d'y surseoir, cette dernière la rassurant de ses caresses saphiques de fausse mère. Notons qu'une séance de sismothérapie valut à Antonin d'avoir la neuvième vertèbre dorsale brisée,

chose dont l'intéressé dira qu'il en mourait en quelque sorte à chaque fois, et qu'il revenait dans son corps meurtri jamais exactement le même après l'électrochoc. Travelling sur le film de Scorsese : tous les moyens sont « bons » pour arracher l'âme au Christ. Or, Antonin est puissamment christique, aussi fut-il puissamment torturé.

« Lorsque Jésus-Christ a senti l'atmosphère de Jérusalem par trop dangereuse pour lui, il n'est pas resté à attendre les soldats qui auraient pu venir le chercher, mais s'est empressé de foutre le camp. Et c'est un autre type, une espèce d'inconnu, beaucoup plus que lui, rebuté par les prêtres, qui est mort sur la croix [...] qui était ce type, un inconnu je l'ai dit, dont personne n'a jamais su le nom, et dont l'existence a été soigneusement cachée toujours par tous les prêtres de tous les temps [...] l'inconnu exécuté au Golgotha sur l'ordre des prêtres, c'est moi. Et je ne suis pas le Christ, mais personne, et j'ai un petit compte à régler publiquement avec tous les prêtres de tous les temps » (Artaud le Momo, *Cahiers d'Ivry*, posthumes).

« Personne », autant dire n'importe qui : vous et moi, aussi. Pascal n'a pas dit moins qu'Artaud en déclarant, et cette exposition mystique m'est toujours apparue comme un gouffre métaphysique : « Le Christ est en agonie jusqu'à la fin des temps », à travers la souffrance de tout homme, comme tout homme qui souffre est Le Crucifié à son tour. Artaud et Pascal parlent la même langue chrétienne. Malgré le sacrifice du Christ, la souffrance reste à échelle humaine insolvable et insoluble. Antonin s'y colle, en une abyssale leçon, que nous rapporte MBK dans sa conférence (du 20 septembre 2014 à Chaminadour) sur Artaud : « Artaud a cette phrase terrible, atroce, insoutenable [...] et je crois bien n'avoir jamais rien lu de si bouleversant. C'est une phrase où un abîme éthique est en jeu : « Je ne veux pas être bien, parce que je me / reposerais / et que je serais / soulagé dans le mal / Je veux être mal dans / le mal / et mal tant qu'il y aura du mal / Je ne veux pas être bien / Tant qu'il y aura un atome / un soupçon de mal / je veux souffrir / toujours ». Ou comment un Poète peut encore écrire après Auschwitz, n'en déplaie à Monsieur Adorno...

Mais dans les premières années de la décennie 40, Artaud n'a pas encore fait le grand saut de l'apostasie « pour en finir avec le Jugement de Dieu ». Il n'en est qu'au début de son parcours mystique d'immolé. Ceci ne signifie pas qu'il n'est pas déjà en lutte contre des forces hostiles réelles, bien qu'invisibles. Il ne s'agit rien de moins pour Antonin que d'un combat spirituel dont son moi horripilé est le champ de bataille. Mais son esprit n'invente rien : les céphalées, les obsessions, les voix, tout cela lui est extérieur et vient le presser d'abjurer : on le torture aussi à la magie noire, et lui d'y répondre par des formules de protection adéquates (des exorcismes privés) que, bien évidemment, l'institution psychiatrique, complice ou ignare, qualifie de pensées délirantes. Comme il est aisé de qualifier de schizophrène quelqu'un qui entend des voix et de paranoïaque tel autre qui se dit être attaqué et atteint par de la magie noire, alors qu'il est la proie de sortilèges externes et de harcèlements démoniaques...

Permettez que je cite l'intéressé lui-même, qui, lucide, s'en explique à son geôlier, justement :

« J'ai fait de la thaumaturgie en public [en Irlande], c'est vrai, mais je voudrais savoir si c'est la thaumaturgie elle-même ou le délire qu'on me reproche. Si c'est la thaumaturgie, c'est une iniquité parce que cette thaumaturgie était chrétienne, et elle était même christique, je veux dire qu'elle était faite au nom de Jésus-Christ et que c'est cela qui a exaspéré un certain nombre de gens qui ne sont eux-mêmes que des Démons. Si c'est le délire c'est un mensonge, et vous médecin et homme de foi et de bonne volonté, si vous m'aviez vu à ce moment-là vous n'auriez jamais pu juger que j'étais un délirant. Comme la thaumaturgie n'est pas internable mais que c'est le délire qui l'est, on a prétendu

que j'étais un délirant afin de se débarrasser du thaumaturge en moi et c'est tout. » (Antonin Artaud, *Nouveaux écrits de Rodez*, lettre de 1944 au Docteur Ferdière).

Relisez les lettres de Rodez, où il fut interné (jusqu'au printemps 1945) ce sont celles d'un fervent catholique, qui se confesse et communie régulièrement, saintes choses dont il avait repris la pratique lors de son séjour en Irlande, d'où ont cascadé ensuite tous ses malheurs (orchestrés).

Certes, Antonin posséda un temps la Canne de Saint Patrick munie de ses nœuds comme autant de seaux de l'Apocalypse, mais il était également détenteur, objet rituel infesté, signe d'élection démoniaque, d'une épée de pouvoir, telle celle que Karl Marx dit avoir possédée dans [Le Ménestrel](#). Celle d'Artaud lui aurait été remise à l'issue d'une cérémonie vaudou à La Havane par un sorcier du cru, curieusement décrite possédant trois hameçons accrochés à sa lame ! Quand on sait ce que fit Marx avec la sienne... on ne s'étonnera pas que celui désigné digne d'en posséder (ou d'en être possédé) fût l'objet de toutes les convoitises occultes. Rappelons que le tout dernier texte d'Artaud, celui qu'il s'efforce de rédiger le mois précédant sa mort, concerne la magie, et porte contre elle une hostilité totale : *50 dessins pour assassiner la magie* ! Du reste, la lettre au Docteur Ferdière citée plus haut s'achevait ainsi : « ... croyez aussi qu'il y a de très mauvais esprits qui travaillent contre vous et qui eux aussi font de la magie, mais noire celle-là, c'est à dire obscène quand celle que je faisais était blanche. Et que c'est l'éternelle bataille entre le Bien et le Mal. Et que ces mauvais esprits occupent sur la terre les hommes qui ont provoqué mon internement et qui sont des Initiés du Mal et des Démons. Affectueusement vôtre, ANTONIN ARTAUD. PS La moitié des chants de l'église catholique étaient des exorcismes au début de l'ère chrétienne... »

N'oublions pas, au passage, de dire qu'Antonin connaissait du « beau monde », lui qui écrivit deux lettres à son ami Laval (palindrome maléfique) pour qu'il mette fin à son calvaire asilaire. Mais que vient faire ici *la Cravate blanche* de Roger Duguet ? C'est ce même Pierre Laval à qui l'interné (soit-disant délirant) rappelle leurs liens initiatiques passés : « Vous savez que dans toutes les circonstances publiques graves où vous avez fait appel à moi je me suis toujours appliqué à vous porter mon aide dans toute la mesure de mes possibilités et de mes moyens et dans le sens dont nous avons parlé ensemble et dans toutes nos rencontres et notamment au cours de ce repas [de juin 1930]. Nous avons longuement parlé de la « Prophétie de Saint Patrick » [...] et c'est sur un certain nombre de points sacrés éminents de la Religion chrétienne que nous nous étions trouvés d'accord, et c'est dans cet esprit et sur ce plan que j'ai travaillé en accord avec vous à chaque fois que je l'ai pu. Vous savez que, depuis, la Canne de Saint Patrick qui avait été volée en Irlande à la fin du siècle dernier est venue entre mes mains... » (Lettre d'Artaud à Pierre Laval datée du 20 septembre 1943). Antonin accomplissait ainsi dans les années trente des missions secrètes (occultes) pour le compte de « l'homme à la cravate blanche »... De leur côté, Adolf avait Otto Rahn pour traquer le Graal et Churchill Aleister Crowley pour agiter des amulettes... qui firent pleuvoir Hess du ciel d'Écosse !

Mais sans aller si loin, et en restant sur le seul terrain clinique, là aussi il m'est avis que la médecine de l'époque a failli, en prenant parti contre le patient qu'elle qualifia d'emblée de malade. Ne doutons pas, médicalement parlant, qu'Antonin présenta, et ce très tôt, suite à un choc sur la tête dans la prime enfance, les symptômes balbutiants d'une algie vasculaire de la face, connue sous le nom terrifiant de « migraine du suicidé », sur laquelle [Laure Limongi](#) a écrit une nosographie autobiographique remarquable. Antonin était physiquement malade, nerveusement atteint (au sens où la douleur est innervée jusqu'au cerveau). Son besoin de psychotropes pour calmer ses violentes douleurs est compréhensible : réponse de l'institution : schizophrénie ! Le Docteur Ferdière lui tend même des pièges pour asseoir l'inique diagnostic en lui donnant à traduire de Lewis Carroll son *Through the Looking-Glass*, jugeant qu'il est opportun de multiplier les jeux de miroir afin de

brouiller les pistes pour y perdre l'esprit de son patient (cobaye). C'était vouloir prêter à Antonin un vocabulaire qui lui serait ensuite préjudiciable au cours d'échanges futurs conçus comme autant d'aveux d'un moi malade du théâtre de son double...

Pour essayer de conclure sur tout cela, je donnerai la parole au [Grand Protagoras](#), comme le surnomme Alexandra L-T. Voici ce que Sollers a dit au sujet de la folie d'Artaud :

« Le récit réel de l'aventure d'Artaud reste à faire, si l'on voulait vraiment comprendre ce qu'il a touché, souffert, résumé, annoncé. Pour l'instant, nous n'avons que des commentaires universitaires ou des mythologies dévotes. Il ne faut pas s'en étonner, vu l'enjeu. Et l'enjeu n'est rien d'autre que le christianisme lui-même. Tant qu'on sous-estimera les conditions métaphysiques de ce point effervescent, Artaud ne pourra être lu. C'est d'ailleurs le cas. » (Philippe Sollers, in *Magazine Littéraire* n° 206 d'avril 1984)

Ce en quoi, 30 ans plus tard, l'inénarrable [Crépu](#) feignant de sortir de sa torpeur, affecte d'avoir contracté une dette envers Momo, dont il s'acquitte grossièrement à bon compte sous couvert de l'irresponsabilité d'une omission généralisée : « Comment a-t-on pu compter sans Artaud toutes ces dernières années ? Quelle nullité a-t-elle pu être assez puissante qu'elle efface la trace de son passage ? » (Michel Crépu, in *La Nouvelle Revue Française*, n° 614 de septembre 2015).

Ceci étant dit pour l'illustration du silence fait autour de la victime, reprenons avec Sollers : « Le refoulement joue sur du velours : qui ose se demander vraiment ce qui s'est passé entre 1933 et 1945 ? La montée de quoi ? Le spasme de quoi ? La signification de quelle explosion physique ? Le temps passe, mais l'absence de réponse domine. Or Artaud est toujours remarquablement clair, précis. Aucun brouillage, aucune viscéralité contrefaite. Il va droit à l'essentiel : son corps, dieu, le christ, la vierge, la douleur, Satan, la merde. Il ne nous parle que pied à pied, coup par coup. À la fin (*Cahiers de Rodez*, Œuvres complètes, tome XIX), chaque paragraphe de ce qu'il écrit est un combat au plus près. On ne déclenche pas sans risque les torrents de l'ésotérisme. Remonter ? Être soi, rien que soi ? Artaud est le lieu géométrique d'un règlement de compte infernal. Qui le lit en gardant sa conscience de soi ? Personne. 1934 : *Héliogabale ou l'Anarchisme couronné*. 1937 : *Les Nouvelles Révélation de l'Être*. Les deux livres aux Éditions Denoël ; le second sans son nom d'auteur. Simple remarque : voilà un éditeur bizarre qui vient de publier un auteur dont le manuscrit a été refusé partout : Céline. En 1943, à Rodez, Artaud dédicacera un exemplaire des *Nouvelles Révélation* à Adolf Hitler. C'est donc une affaire de tous les diables. Merveilleux comme chacun, ici, fait semblant de rien. » (Sollers, *Ibid.*).

Qui commande qui et quoi en littérature ? Il faudrait encore relire Henri-Frédéric Blanc et son [Discours de réception du Diable à l'Académie française](#) : le Diable commande aux académiciens une littérature de contre-initiation : « Je veux le monopole de la dérision ! Le Prince du monde doit être le seul autorisé à se moquer du monde ! Votre mission sera de transformer tout rire en grimace dans le sixième arrondissement de Paris, d'écraser dans l'œuf toute tentative de création, toute aspiration à la vérité, toute ébauche de courage, toute esquisse d'ironie ! Je veux des romans après lesquels le verbe ne repousse pas, des livres qui donnent envie de se taire, qui sentent la cave, la désolation, l'impuissance et le découragement, je veux que pour la jeunesse l'intelligence pue le renfermé ! La littérature est une potiche fêlée, mais elle peut encore contenir du poison, réduisez-la en poudre ! »

Toutes ces pistes, j'imagine, chère Anne Bouillon, auront fait cahoter d'indignation votre raison et dérangé l'ordre imposé de vos travaux universitaires autour de la figure tutélaire deleuzienne, qui pourtant professa qu'il ne fallait pas professer. « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ! » « Artaud fut dingo », professa le gourou de Vincennes. Non, « Antonin n'est pas zinzin », Monsieur Gilles Deleuze.

Qu'Artaud ait imaginé des stratégies mentales pour circonscrire les plaintes déchirantes de son corps douloureux en s'inventant un « Corps sans organes », cela se comprend aisément, mais que d'autres, bien en chair, en aient fait des concepts philosophiques (sur le dos de sa souffrance) est indécent et méprisable. Au demeurant, les concepts de Cso et d'Impouvoir ne m'auront pas convaincu outre mesure. La piste du *Baphomet* de Klossovski, par contre, à la lumière des déclarations de Sollers sur Artaud, me paraît plus hardie et plus proche du cœur du mal en cause. Pour le dire abruptement, nous n'avons pas le droit de lire Artaud à la dérochée, en dilettante, en herméneute heureux, en savant universitaire à sang froid, mais seulement en poète, la tête sur le billot, les tripes exposées à l'air délétère alentour. Et c'est encore MBK qui intègre le mieux la leçon artoldienne, poète accueillant avec la plus extrême sincérité son frère en littérature : « Artaud a cette phrase terrible, atroce, insoutenable [...] : « Je ne veux pas être bien, parce que je me reposerais et que je serais soulagé dans le mal / Je veux être mal dans le mal et mal tant qu'il y aura du mal / Je ne veux pas être bien tant qu'il y aura un atome un soupçon de mal / je veux souffrir toujours » [...] j'adore cette phrase et la déteste à la fois. Je la déteste : je ne veux pas souffrir toujours ; je ne veux pas ce retour, sans cesse, des mêmes démons ; je ne veux pas de ressassement éternel. Et pourtant, je ne peux qu'adorer cette loyauté, cet héroïsme qui nous dit : tant que nous produirons, sans cesse, des souffrances absolument inutiles, abominables ; tant que nous saurons que, chaque seconde qui passe, quelqu'un, homme ou animal, se fait torturer, assassiner, tabasser, mutiler, violer, exproprier de son être ; alors la prétention de quelqu'un à écrire, penser, créer sans faire cas de cette souffrance surnuméraire sera nulle et non avenue. Continuer à penser, à écrire, implique pour moi une fidélité sans faille à cette phrase ; ne plus vouloir de cette phrase, c'est pour moi cesser d'écrire, de penser, de créer. » (Mehdi Belhaj Kacem, *Artaud et la théorie du complot*, Éditions Tristram, 2015).

Chère Anne Bouillon, voici venu le moment de vous saluer en bonne compagnie d'Artaud, mais sans Deleuze, que vous n'avez pas réussi à me convaincre de lire plus avant, et vous prie de transmettre à l'Institution universitaire mes vœux d'émancipation réelle pour tous ses membres.

Prend ici congé votre lecteur incomplet, celui dont vous avez retenu l'attention sans toutefois transformer chez lui son point de vue artoldien catholique dévot d'un iota. Mais certainement suis-je un peu trop resté médiéval dans ma perception des choses ?...

Damien Saurel

PS. Mes remerciements à Alexandra L-T et à Julien pour leur concours documentaire.

## L'Instant Lovecraft #666

### Lettre à François Bon

Cher François Bon,

J'ai fait récemment votre connaissance grâce à [Ahmed Slama](#), qui a signé sur le site d'Hypallage la première lettre ouverte à vous destinée, et je l'en remercie vivement. Voici la seconde, parce que je suis comme vous un admirateur de HP Lovecraft. Or, vous êtes le nouveau traducteur en français du « reclus de Providence »... Tout en tremblant, il me faudra goûter tantôt à la réévaluation de l'horreur lovecraftienne par votre traduction, après avoir connu celle de Papy, qui, à l'évidence, a pris un coup de vieux.

Les vidéos, [L'Instant Lovecraft #x](#), remarquables, que vous dévoilez régulièrement sur la Toile retracent votre itinéraire à travers l'univers lovecraftien. Qui ? mieux que celui qui porte une traduction, est le plus apte à parler du Maître, de ce qui hante son œuvre, de ce qui forge son style ? Car vous tenez Lovecraft pour un grand styliste, ce qu'il est dans l'art de la fiction, ou, mieux encore, ce qu'il est absolument par la restitution littéraire d'un contexte d'horreur parfaite. Insurpassable. Borges y touche presque en pastichant le Maître dans une nouvelle où un menuisier doit s'acquitter d'une commande de mobilier domestique aux proportions aberrantes et... Et pourtant, beaucoup d'admirateurs de Lovecraft s'interrogent toujours sur ses moyens. À commencer par Houellebecq, auteur d'un essai emblématique sur le sujet, et qui déclare – inquiet ? – qu'« il y a quelque chose de *pas vraiment littéraire* chez Lovecraft ». Michel Houellebecq poursuit en précisant : « J'en ai eu, depuis, une bizarre confirmation. Au cours de séances de dédicace, de temps en temps, des jeunes gens viennent me voir pour me faire signer ce livre. Ils ont découvert Lovecraft par l'intermédiaire des jeux de rôles ou de cédéroms. Ils ne l'ont pas lu [...]. Pourtant, curieusement, ils souhaitent – par-delà les textes – en savoir plus sur l'individu, et la manière dont il a construit son monde. » (Houellebecq, préface de 1998 à son *Lovecraft contre la vie, contre le monde*).

Ce fut mon cas, non pour la dédicace, mais pour l'accès à l'univers de Lovecraft via le Jdr : *l'Appel de Cthulhu* produit par Chaosium aux USA et commercialisé en France via les Relais Jeux Descartes fut la porte d'entrée au monde de l'horreur ! Je me souviens très bien de ma première partie de jeu (si jeu il y eut ?!). Mon frère était le MJ, tandis qu'à deux joueurs nous enquêtions dans la campagne reculée de Nouvelle-Angleterre sur des sabbats nocturnes d'étranges créatures qu'un fermier proche du lieu concerné avait longtemps dénoncés sans succès de crédulité au bourg et qu'il ne supportait plus ; devenu paranoïaque, il nous reçut à coups de fusil, nous indiquant tout de même, alors que nous nous esquivions, du bout de son fusil de chasse la colline incriminée parmi le paysage vallonné... Rendus dans l'après-midi au sommet de *Dunkan Hill* (ou de quelques sonorités dans le genre), nous constatons la présence d'un foyer large entouré de pierres curieusement établies (!) qui circonscrivaient l'amas des cendres auxquelles des ossements non identifiables collaient. Notre conclusion n'eut pour toute formulation que celle que nous dictait la peur : nous revînmes, avant la tombée de la nuit, avec un lot de dynamite prélevé dans une carrière à proximité dont nous enfouissions au plus vite (mais en faisant gaffe quand même) les bâtons sous le foyer présumé des sabbats. Nous regagnâmes le bourg où nous logions à l'unique auberge pour être réveillés en pleine nuit par une déflagration tonitruante ! Malgré l'angoisse, nous nous étions endormis, fuyant l'inqualifiable défi diurne qui nous avait éprouvés. Le MJ nous demanda ce que nous comptions faire le lendemain, car il n'était pas question d'une excursion nocturne. Ce à quoi,

la conscience du devoir accompli, même à travers une justice aveugle, nous déclarâmes que la partie était close. La peur nous avait contaminés au-delà de notre activité ludique...

Ce n'est que plusieurs années plus tard que je lus *l'Appel de Cthulhu*, puis que je suivis, haletant, *l'Affaire Charles Dexter Ward*...

Ma question, car j'ai une question à vous poser, sera la suivante : peut-on concevoir l'œuvre de Lovecraft comme uniquement de pure imagination ? Subsidiatement, je vous demanderai de me dire si vous pensez vraiment que le matérialisme de Lovecraft fût absolu ? s'il n'existe pas une dimension réellement aberrante à sa quête onirique d'écrivain hanté par le Sommeil ? Je souhaiterais aussi connaître mieux la mystérieuse épouse de Lovecraft, la dénommée Sonia. Et, pour finir, toujours selon vous, j'aimerais savoir si Lovecraft fut un Initié ? Au sujet du *Necronomicon*, Michel Houellebecq note que « ce petit livre [sic] vise à semer le trouble dans les esprits... et y parvient. HPL était-il *vraiment* un initié ? »

Pour nous départager à propos de ce dernier sujet s'il fallait que nous en débattions sur des positions opposées, je verse ci-dessous au dossier un texte faisant part de mes propres recherches en ce sens. Je vous livre, tel quel, le chapitre que j'ai écrit au sujet de HP Lovecraft identifié comme un grand initié.

Dites-moi si cela vous parle ou non ? Si je suis un client pour les asiles que beaucoup de « héros » de Lovecraft fréquentèrent ou s'il existe positivement (ou plutôt négativement, très négativement) des univers parallèles insoupçonnés, dont la clef des portes d'ivoire ou de corne n'aurait pas été étrangère aux vertus apéritives du rêve chez le Haut Rêveur de Providence ?

Ci-dessous ma contribution à la compréhension de l'incompréhensible, s'il se peut :

Texte extrait du chapitre sur [Lovecraft](#) in *les Enlumineurs de cauchemars*.

Arrrgh...

Dans sa démente l'étreignant, et comme possédé par son sujet... celui qui s'appelait Damien Saurel vous salue...

© Hypallage Editions – 2017

